SAINTE

MARIE-MADELEINE

PAR

LE R. P. H.-D. LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

Rue Saint-Sulpice, 23

[illegible]

SAINTE

MARIE-MADELEINE

SAINTE

MARIE-MADELEINE

PAR

LE R. P. H.-D. LACORDAIRE

DES FRÈRES PRÊCHEURS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND

Rue Saint-Sulpice, 23

1860

A LA PROVENCE

A LA PROVENCE

Lorsque le voyageur descend les pentes du Rhône, à un certain moment, sur la gauche, les montagnes s'écartent, l'horizon s'élargit, le ciel devient plus pur, la terre plus somptueuse, l'air plus doux : c'est la Provence. Adossée aux Alpes, elle les quitte lentement par des vallées qui perdent peu à peu l'âpreté des hautes

cimes, et elle s'avance, comme un promontoire de la Grèce et de l'Italie, vers cette mer qui baigne tous les rivages fameux. La Méditerranée lui fait, après le Rhône et les Alpes, sa troisième ceinture, et un fleuve, qui est le sien, la Durance, lui jette dans ses gorges et ses plaines la rapidité fougueuse d'un torrent qui ne meurt pas. On ne peut regarder cette terre sans y reconnaître bien vite une parenté de nature et d'histoire avec les plus célèbres contrées de l'antiquité. Des colonies grecques lui apportèrent de bonne heure le souffle de l'Orient, et Rome, qui lui donna son nom, y a laissé

des ruines dignes de cette puissance qui ne refusait à personne une part de ses grandeurs, parce qu'elle en avait assez pour l'univers. Quand le monde ancien fut tari, longtemps la Provence, riche de ses souvenirs, plus riche encore d'elle-même, conserva dans le démembrement des choses sa personnalité. Elle eut sa langue, sa poésie, ses mœurs, sa nationalité, sa gloire, tous ces dons qui, en de certaines conjonctures, font d'un petit pays une grande terre. Puis, quand les empires modernes eurent pris leur forme et dessiné leur territoire, la Provence, trop faible pour se soutenir contre la des-

tinée, échut à la France comme un présent de Dieu, et après avoir été pour les anciens l'occident de la beauté, elle devint pour nous le premier port où notre imagination rencontre l'Italie, la Grèce, l'Asie, tous les lieux qui enchantent la mémoire et tous les noms qui émeuvent le cœur.

Mais si la nature et l'histoire ont fait beaucoup pour la Provence, la religion peut-être a fait plus encore pour elle. Il y a des lieux bénis par une prédestination qui se perd dans les secrets de l'éternité. L'Égypte vit naître Moïse; l'Arabie fume encore des éclairs du Sinaï, et

le sable de ses déserts a gardé la trace du peuple de Dieu ; le Jourdain s'ouvrit devant ce même peuple, et des cèdres du Liban aux palmiers de Jéricho, la Palestine devait entendre et voir des choses qui seraient l'éternel entretien de l'humanité. Le Fils de Dieu naquit sur ces rivages ; sa parole y enseigna le monde, et son sang y coula pour le sauver. Rome à son tour, Rome, l'héritière de tout, reçut dans ses murs la succession du Christ, et son Capitole étonné se prêta aux chastes pompes de l'amour victorieux, après avoir longtemps servi aux sanglants triomphes de la guerre.

Ce sont là, entre tous, les lieux qu'a consacrés la religion, les lieux saints, ceux que l'on pourrait croire appartenir au ciel plutôt qu'à la terre. Et cependant une part était réservée à la Provence dans cette distribution des grâces divines attachées au sol, une part unique, et comme la dernière empreinte de la vie de Jésus-Christ parmi nous.

Quand on sort de Marseille en se dirigeant vers les Alpes, on entre dans une vallée qui longe la mer sans la voir, parce que de hautes montagnes lui en cachent les flots; une autre chaîne se dresse à l'opposite de celle-là, et, contenue entre

ces deux murailles, la vallée court vers un amphithéâtre abrupt qui semble lui fermer le chemin, pendant qu'une rivière bordée d'arbres glisse sans efforts dans de longues prairies et arrose de sa fécondité mille habitations. Son nom est obscur comme ses eaux. Elle guide en quelque sorte le voyageur, et, après s'être épanouie dans une campagne plus vaste, arrêtée par les monts, elle tourne tout à coup vers la gauche, s'enfonce dans des gorges resserrées, devient un torrent, et, s'élevant entre un dédale de cimes boisées et de sommets dénudés, elle trouve enfin sa source près d'un pla-

teau paisible, couronné d'un immense et solitaire rocher. On était tout à l'heure au sein d'une ville riche et ardente, l'une des reines de la Méditerranée. On entendait le bruit des vagues et le bruit des hommes; on voyait arriver de tous les points de l'horizon des vaisseaux moins poussés par le vent que par les trésors qu'ils portent : maintenant tout est calme en même temps que tout est pauvre, et, à la paix comme à la nudité de ce désert, on se croirait transporté par des routes mystérieuses aux inaccessibles retraites de l'antique Thébaïde. Quelques murailles tombées s'aperçoivent au milieu de la

plaine; quelques maisons debout à l'extrémité, derrière un mamelon: mais ces vestiges de vie ne diminuent pas la solennelle réalité du lieu. Le cœur pressent qu'il est dans une solitude où Dieu n'est pas étranger.

Au centre de ces roches hautes et alignées, qui ressemblent à un rideau de pierre, l'œil découvre une habitation qui y est comme suspendue, et à ses pieds une forêt dont la nouveauté le saisit. Ce n'est plus le pin maigre et odorant de la Provence, ni le chêne-vert, ni rien des ombrages que le voyageur a rencontrés sur sa route; on dirait que, par un prodige

inexplicable, le Nord a jeté là toute la magnificence de sa végétation. C'est le sol et le ciel du Midi avec les futaies de l'Angleterre. Tout proche, à deux pas, sur les flancs de la montagne, on retrouve la nature vraie du pays; ce point-là seul fait exception. Et si l'on y pénètre, la forêt vous couvre aussitôt de toute sa majesté, semblable en ses profondeurs, en ses voiles et ses silences, à ces bois sacrés que la hache des anciens ne profanait jamais. Là aussi les siècles seuls ont accès; seuls ils ont exercé le droit d'abattre les vieux troncs et d'en rajeunir la séve; seuls ils ont régné et règnent

encore, instruments d'un respect qui vient de plus haut qu'eux, et qui ajoute au saisissement du regard celui de la pensée.

Qui donc a passé là? Qui a marqué ce coin de terre d'une empreinte si puissante? Quel est ce rocher? Quelle est cette forêt? Quel enfin ce lieu où tout nous semble plus grand que nous?

O Marseille! tu vis venir l'hôte qui habita le premier cette montagne. Tu vis descendre d'une barque la frêle créature qui t'apportait la seconde visite de l'Orient. La première t'avait donné ton port, tes murailles, ton nom, ton existence

même ; la seconde te donna mieux encore, elle te confia les reliques vivantes de la vie de Jésus-Christ, les âmes qu'il avait le plus tendrement aimées sur la terre, et, pour ainsi dire, le testament suprême de l'amitié d'un Dieu. C'était du haut de sa croix que Jésus-Christ avait légué sa Mère à Jean l'apôtre ; pour toi, ce fut du haut de sa résurrection, entre les ombres écartées de la mort et les lumières blanchissantes de l'éternelle vie, que Jésus te choisit pour l'asile éprouvé de ses amis les plus chers. Faut-il te les nommer? Faut-il te dire quels ils étaient? Non, ta mémoire leur fut

fidèle toujours, ton histoire te parle d'eux, tes murs en ont mêlé la tradition aux souvenirs de ta première foi, et l'aube sacrée de ton christianisme est le tombeau même où tu vénères dans tes apôtres les amis de Jésus.

C'était Lazare le ressuscité de Béthanie; c'était Marthe, sa sœur, qui l'avait vu sortir du sépulcre, et qui avait cru à la puissance du Fils de l'homme avant qu'elle éclatât; c'était une autre femme, sœur de l'un et de l'autre, plus illustre encore, plus aimée, plus digne de l'être, celle à laquelle il avait été dit : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beau-*

coup aimé; celle qui la première vit et toucha Jésus au matin de sa Pâque, parce qu'elle était la première dans ce cœur blessé pourtant d'un amour qui embrassait toutes les âmes jusqu'à la mort.

J'écris de cette femme. Louée dans tout l'univers par l'Évangile, elle n'a pas besoin qu'une plume mortelle ravive dans les ombres du XIXe siècle sa gloire du temps. Nul nom plus que le sien n'a résisté à l'indifférence, parce que le péché même lui ouvre des routes dans l'admiration des hommes, et que la vertu lui fait un autre chemin dans la génération des cœurs sans tache. Marie-Madeleine

touche aux deux côtés de notre vie; la pécheresse nous oint de ses larmes, la sainte nous oint de sa tendresse; l'une embaume nos blessures aux pieds du Christ, l'autre nous essaie aux ravissements de son ascension. Mais si Marie-Madeleine n'a pas besoin d'être louée par une autre bouche que celle de Dieu, nous pouvons mettre notre joie à faire ce qui lui est inutile, et à lui offrir un encens qui retourne à notre cœur comme une bénédiction.

C'est notre désir. Peut-être aussi les ruines de la Sainte-Baume tressailleront-elles à notre voix, et la Provence, émue

d'un abandon qui accuse sa piété, retrouvera-t-elle pour un si grand culte l'amour de ses ancêtres et la munificence de ses princes.

CHAPITRE I

De l'Amitié dans Jésus-Christ.

CHAPITRE I

De l'Amitié dans Jésus-Christ.

L'amitié est le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond. Dans les relations de la piété filiale et de l'amour maternel, l'enfant n'a pas choisi son père et sa mère; il est né d'eux sans lui, et à mesure que son cœur s'ouvre avec sa jeunesse, il connaît davantage le

besoin d'aimer par un acte qui le donne à qui il veut. Si ses parents, trop avertis de ce qui manque à l'affection du meilleur fils, s'efforcent de la conquérir par une faiblesse qui les rapproche de l'enfance, ils ne font ordinairement que se préparer plus d'ingratitude; et si, jaloux de cette sainte autorité que leur confie l'âge et la raison, ils l'exercent avec la virilité d'une tendresse qui n'oublie pas le devoir, l'enfant, plus docile, il est vrai, mieux dompté, mieux instruit de sa place, ne laisse pas cependant de concevoir cette crainte qui, toute filiale qu'elle est, arrête l'essor d'une trompeuse égalité.

A peine homme, avant même qu'il le soit, l'enfant de la plus aimable mère aspire à se séparer d'elle et à vérifier

cette parole de l'Écriture, si douce et si terrible à la fois : *L'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à son épouse*. Là, du moins, trouvera-t-il cette liberté du choix qui est une des conditions de l'amour? Il s'en faut bien. Mille circonstances impérieuses désignent à l'homme la compagne de sa vie. La naissance, la fortune, le hasard, lui dictent des lois au moment où son cœur seul devrait commander, et, victime couronnée de roses amères, il s'avance à l'autel pour tout promettre et pour donner bien peu. Que de noces où l'amour est absent! Que de foyers domestiques qui n'ont pour dieux lares que l'indifférence mal déguisée! Et si vraiment les deux âmes se sont parlé, si la rare étincelle d'une com-

mune affection a illuminé les deux serments, que de piéges dans ce bonheur et que de causes de sa caducité précoce!

L'amour conjugal, le plus fort de tous pendant qu'il subsiste, a cependant une infirmité qui naît de son ardeur même. Les sens n'y sont point étrangers. C'est la beauté du corps qui en est le principal aliment, et cette beauté, courte et fragile, n'est pas même assurée de garder tant qu'elle dure l'empire sur le cœur qu'elle a subjugué. Trop souvent, lorsque le monde l'admire encore, elle a perdu la félicité de son règne, et la foule lui offre des vœux qui tombent sur une ruine secrète et douloureuse. Cette belle tête ne dit plus rien à qui l'avait adorée, et un horrible abandon, un abandon inconnu

qu'on ne peut pas même plaindre, succède à l'enivrement d'un culte qui s'était promis l'immortalité. Que si le charme se prolonge autant que sa cause, cette cause elle-même ne tarde pas à se flétrir. La jeunesse, qui est un élément nécessaire de la beauté sensible, se hâte vers sa fin, et c'est vainement que l'art lutte contre une décadence qui est inexorable. L'époux veut se faire illusion; il se la fait quelque temps. Mais il vient une heure où elle n'est plus possible, et l'amour, qui tenait à ce fil délicat des traits et des couleurs, s'évanouit peu à peu en recherchant encore ce qu'il aimait hier.

L'amitié, quand elle est vraie, n'est pas susceptible de ces revers de fortune. Fondée sur la beauté de l'âme, elle naît

dans des régions plus libres, plus pures et plus profondes que toute autre affection. Ce n'est pas le sein d'une femme penchée sur un berceau qui lui donne le jour; elle n'a pas pour portique un contrat qui lie des intérêts, et que sanctionne un autel dont le feu contient des cendres; elle sort de l'homme par un acte de suprême liberté, et cette liberté subsiste jusqu'à la fin, sans que jamais la loi de l'homme ou la loi de Dieu en consacre les résolutions. L'amitié vit par elle-même et par elle seule; libre dans sa naissance, elle le demeure dans son cours. Son aliment est une convenance immatérielle entre deux âmes, une ressemblance mystérieuse entre l'invisible beauté de l'une et de l'autre, beauté que les sens peuvent

apercevoir dans les révélations de la physionomie, mais que l'épanchement d'une confiance qui s'accroît par elle-même manifeste plus sûrement encore, jusqu'à ce qu'enfin la lumière se fasse sans ombres et sans limites, et que l'amitié devienne la possession réciproque de deux pensées, de deux vouloirs, de deux vertus, de deux existences libres de se séparer toujours et ne se séparant jamais. L'âge ne saurait affaiblir un tel commerce; car l'âme n'a point d'âge. Supérieure au temps, elle habite le lieu éternel des esprits, et, tout attachée qu'elle est au corps qu'elle anime, elle n'en connaît pas, si elle le veut, les défaillances et les souillures. Et même, par un privilége admirable, le temps confirme l'amitié.

A mesure que les événements passent sur la vie de deux amis, leur fidélité s'affermit par l'épreuve. Ils voient mieux l'unité de leurs sentiments au choc qui aurait pu la détruire ou l'ébranler. Comme deux rochers suspendus au bord des mêmes vagues et leur opposant une résistance qui ne fléchit jamais, ainsi regardent-ils le flot des années attaquer en vain l'immuable correspondance de leurs cœurs. Il faut vivre pour être sûr d'être aimé.

Mais n'est-ce point un songe? l'amitié est-elle autre chose qu'un nom sublime et consolant? Il y a des mères qui aiment leurs fils; il y a des épouses qui aiment leurs époux. Ce sont des liens imparfaits, mais ils existent : l'amitié existe-t-elle? n'est-ce pas une fleur de la jeunesse qui

se flétrit avant le printemps? N'est-ce pas un de ces nuages d'or qui apparaissent au lever du matin, et qui ne voient jamais le soir?

J'ai cru longtemps que la jeunesse était l'âge de l'amitié, et que l'amitié elle-même était comme le gracieux préambule de toutes nos affections. Je me trompais. La jeunesse est trop légère pour l'amitié; elle n'est encore assise ni dans ses pensées ni dans ses volontés, et elle ne peut, en se donnant, que donner l'espérance. D'une autre part, la maturité est trop froide pour ce grand sentiment; elle a trop d'intérêts qui la préoccupent et l'enchaînent. Il lui manque la généreuse liberté de l'être qui n'appartient pas encore au monde, et aussi cette naïveté qui croit,

cet élan qui se livre, cette indépendance qui ne craint rien de la vie. Dois-je donc rétracter le titre même de ce chapitre et inscrire l'amitié parmi les rêves de la postérité d'Adam? Mais l'Évangile m'arrête, ma propre histoire m'arrête aussi. Sans doute j'ai laissé sur le chemin, comme des dépouilles profanées, bien des affections qui m'avaient séduit; j'ai vu périr dans mon cœur l'immatérielle beauté de plus d'une âme aimée. Cependant il me serait aussi difficile d'être incrédule en amitié que de l'être en religion, et je crois à l'attachement des hommes comme je crois à la bonté de Dieu. L'homme trompe, et Dieu ne trompe jamais; c'est là leur différence : l'homme ne trompe pas toujours, c'est là sa ressemblance

avec Dieu. Créature faible et faillible, son amitié a d'autant plus de prix qu'il la conçoit et la porte dans un vase plus fragile. Il aime sincèrement dans un esprit sujet à l'égoïsme ; il aime purement dans une chair corrompue; il aime éternellement dans un jour qui finit : je le crois et je le sais. Sauf la première enfance, aucun âge n'est impropre à l'amitié. La jeunesse y apporte plus de promptitude dans la sympathie, la maturité plus de constance, la vieillesse plus de détachement et de profondeur. Ni le rang, du reste, ni la fortune, ni rien de ce qui sépare les hommes n'a ici d'action. On a vu des rois aimer un de leurs sujets, des esclaves s'attacher à leur maître. L'amitié naît de l'âme dans l'âme, et l'âme ne

compte que par elle-même. Une fois qu'on se rencontre là, tout disparaît : comme un jour et bien mieux, lorsque nous nous rencontrerons en Dieu, l'univers ne sera plus pour nous qu'un spectacle oublié. Mais il est difficile de se rencontrer en un lieu aussi lointain que l'âme, aussi caché derrière l'océan qui l'entoure et sous la nuée qui le couvre. L'Écriture dit de Dieu qu'il habite une *lumière inaccessible;* on peut dire de l'âme qu'elle habite une ombre impénétrable. On croit y toucher, et c'est à peine si la main qui la cherche a saisi la frange de son vêtement. Elle se contracte et se retire au moment où l'on se croit sûr de la posséder, tantôt serpent, tantôt colombe craintive, flamme ou glace, torrent ou lac

paisible, et toujours, quelle que soit sa forme ou son image, l'écueil où l'on se brise le plus et le port où l'on entre le moins. C'est donc une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu.

Aussi ne pouvait-elle être étrangère au christianisme, qui a élevé les âmes et créé tant de vertus. Lorsque deux époux chrétiens, par exemple, ont trouvé dans leur foi le principe de leur fidélité, Jésus-Christ, qui a béni leur amour, ne lui a pas promis une immortelle durée. Car rien de ce qui est sensible n'est immortel. Mais si les ardeurs du sang s'affaiblissent en même temps que la beauté se ternit, cela même, au lieu d'être le signe

d'une décadence, est l'avant-coureur d'un progrès. L'âme ne se déprend pas parce que le corps perd de ses liens; la confiance, l'estime, le respect, l'habitude d'une intime et réciproque pénétration, maintiennent dans les cœurs le foyer d'une affection qui s'affermit en se purifiant. La tendresse survit sous une nouvelle forme. Ce n'est plus l'émotion terrestre d'autrefois, mais le tressaillement divin des esprits aidé par le souvenir d'une jeunesse qui fut pure en même temps que charmée. La couronne des vierges descend des hauteurs sacrées du mariage chrétien sur le front des époux, et ils chantent ensemble un cantique que la mort même ne fait pas taire, parce que l'éternité, qui le leur prête ici-bas,

le leur rend dans le sein de Dieu. Au lieu de ces délaissements horribles auxquels la chair flétrie condamne le cœur vivant, l'amitié se lève de la couche nuptiale refroidie comme un lis parfumé de l'amour qui n'est plus, et la vieillesse même, embaumée de ce parfum qui la transfigure, se penche vers la tombe comme ces arbres séculaires qui ont réservé pour leurs dernières années leurs plus belles fleurs et leurs meilleurs fruits. L'amitié est, dans le christianisme, le terme et la récompense suprême de l'amour conjugal.

Elle l'est aussi des vertus de la jeunesse. Lorsqu'un jeune homme, aidé de cette grâce toute-puissante qui vient du Christ, retient ses passions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur

une dilatation proportionnée à la réserve de ses sens, et le besoin d'aimer, qui est le fond de notre nature, se fait jour en lui par une ardeur naïve qui le porte à s'épancher dans une âme comme la sienne, fervente et contenue. Il n'en recherche pas en vain longtemps l'apparition. Elle s'offre à lui naturellement, comme toute plante germe de la terre qui lui est propre. La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne l'inspire pas, et celui-là l'inspire qui en porte en lui-même le généreux ferment. Tout cœur pur la possède, et par conséquent tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel âge. Mais combien plus dans la jeunesse! Combien plus lorsque le front est paré de toutes les grâces qui attendrissent, et que la

vertu l'illumine de cette autre beauté qui plaît à Dieu lui-même! Ainsi parut David à Jonathas le jour où David entra dans la tente de Saül tenant la tête du géant dans sa main droite, et qu'interrogé par le roi sur son origine, il lui répondit : « Je suis le fils de votre serviteur Isaï, de Bethléhem. » *Aussitôt*, dit l'Écriture, *l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et Jonathas l'aima comme son âme* (1). Singulier effet d'un seul regard! Tout à l'heure encore David gardait les troupeaux de son père, Jonathas était sur le seuil d'un trône, et en un instant la distance s'efface; le pâtre et le prince ne font plus, selon l'expression même de

(1) Ier livre des Rois, chap. XVIII, v. 1.

l'Écriture, qu'une seule âme. C'est que dans ce jeune homme tout pâle encore des faiblesses de l'enfance, et tenant néanmoins d'une main virile la tête sanglante d'un ennemi vaincu, Jonathas a deviné le héros, et que David, en voyant le fils de son roi se pencher vers lui, sans jalousie de sa victoire et sans orgueil du rang, a reconnu dans ce mouvement généreux un cœur capable d'aimer, et digne par conséquent de l'être.

Chez les anciens, ni l'amour conjugal, ni le charme de la jeunesse ne pouvaient produire cette amitié chrétienne dont nous venons d'esquisser les traits. La femme y était trop abaissée pour se soutenir dans l'attachement de l'homme par le seul effet de la confiance acquise et de

l'estime inspirée; sa puissance tombait avec sa beauté, et il était rare qu'elle pût se survivre à elle-même dans un sentiment plus parfait. La vieillesse, si magnifique et si touchante dans le christianisme, ne lui apportait avec les flétrissures du temps que les outrages de l'abandon: heureuse quand une place lui restait au foyer domestique, sous la protection d'une loi moins dure que le cœur de son époux.

Quant au jeune homme de l'antiquité, trop peu chaste pour être aimé, il ne pressentait guère dans le transport de ses passions, quelles qu'elles fussent, les purs épanchements d'une ardeur irréprochable. Il aimait avec ses sens bien plus qu'avec son âme, et si le nom de

l'amitié lui était connu, parce que l'homme n'a jamais ignoré ni corrompu tout à fait sa nature, il lui manquait pourtant, sauf peut-être en de rares exceptions, ce coup d'archet qui a fait jaillir en nous la source des affections sans tache. Jésus-Christ n'est pas le premier père de l'amitié parmi les hommes; elle existait au paradis terrestre, lorsque Adam et Ève, couverts encore de leur innocence comme d'un voile, se promenaient ensemble sous le regard de Dieu, épris l'un pour l'autre d'un sentiment dont la tendresse égalait la pureté. Mais ce ne fut là qu'un jour, qu'une heure peut-être; bientôt la chair, effrayée d'elle-même, s'enveloppa d'ombres tristes, et l'homme n'aima plus comme il avait aimé. Seulement il em-

porta de ce premier amour dans les fanges de son exil un souvenir qui le suivait partout; et quand le Fils de Dieu vint pour le sauver, nul d'eux ne s'étonna que l'Évangile fût un livre d'amour, et l'amour le livre du salut. Jésus-Christ n'a créé ni la tendresse ni la pureté, ces deux choses divines dont notre cœur fut pétri; mais il nous les a rendues. Il a aimé comme on n'aimait plus, et, entre tant d'amitiés dont il nous a restitué le secret, j'en veux indiquer une dont aucune trace ne se retrouve avant lui.

Jésus-Christ a aimé les âmes, et il nous a transmis cet amour, qui est le fond même du christianisme. Aucun chrétien véritable, aucun chrétien vivant ne peut être sans une parcelle de cet amour qui

circule dans nos veines comme le sang même du Christ. Dès que nous aimons, que ce soit dans la jeunesse ou dans l'âge mûr, comme père ou comme époux, comme fils ou comme ami, nous voulons sauver l'âme que nous aimons, c'est-à-dire lui donner, au prix de notre vie, la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi. C'est là cet amour des âmes qui se surajoute à tous les autres, et qui, loin de les détruire, les exalte et les transforme jusqu'à en faire quelque chose de divin, tout naturels qu'ils soient par eux-mêmes. Or il arrive que l'amour des âmes conduit à l'amitié. Quand on a été près d'une pauvre créature déchue l'instru-

ment de la lumière qui lui révèle sa chute et qui lui rend son élévation, cette cure sublime d'une mort qui devait être éternelle inspire quelquefois aux deux âmes un indéfinissable attrait né du bonheur donné et du bonheur reçu. Et si la sympathie naturelle s'ajoute encore à ce mouvement qui vient de plus haut, il se forme de tous ces hasards divins tombés dans de mêmes cœurs un attachement qui n'aurait pas de nom sur la terre, si Jésus-Christ lui-même n'avait pas dit à ses disciples : *Je vous ai appelés mes amis.* C'est donc l'amitié. C'est l'amitié telle que Dieu fait homme et mort pour ses amis pouvait la concevoir. Mais encore, parmi ces âmes avec lesquelles Jésus-Christ vécut et mourut, il y en eut qui

furent l'objet d'une prédilection. Il les aimait toutes, mais il en aima quelques-unes plus que toutes. Ce fut là, en ce monde, le sommet des affections humaines et divines; rien n'y avait préparé le monde, et le monde n'en reverra jamais qu'une image obscure dans les plus saintes et les plus célestes amitiés.

CHAPITRE II

Des Amitiés de Jésus au bourg de Béthanie.

CHAPITRE II

Des Amitiés de Jésus au bourg de Béthanie.

Saint Jean est l'évangéliste de la divinité de Jésus-Christ. Aucun autre ne l'a mieux comprise; aucun n'a répété plus fidèlement ce que le Fils de l'homme affirmait du Fils de Dieu, et n'a vu de plus près ce qu'il avait entendu de moins loin. En le lisant, on s'étonne que l'arianisme ait été possible, tant, à chaque pas, éclate

la coéternelle union du Verbe avec Dieu, du Fils avec le Père. Mais saint Jean est aussi, par un autre privilége, l'évangéliste du cœur de Jésus-Christ. Objet lui-même d'une de ses prédilections, nul n'a mieux dit comment il aimait, nul n'en a rapporté des traits plus touchants et mieux gravés dans cette admirable histoire dont il est l'un des quatre auteurs.

Or voici comment saint Jean ouvre le onzième chapitre de son Évangile :

1. Il y avait un homme appelé Lazare qui était malade à Béthanie, dans le bourg de Marie et de Marthe sa sœur.

2. Cette Marie était celle qui oignit le Seigneur d'un parfum, et qui essuya ses pieds avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.

3. Les deux sœurs envoyèrent donc vers Jésus pour lui dire : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

4. En entendant cela, Jésus dit à ses disciples : « Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »

5. Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare.

6. Et lorsqu'il eut appris que Lazare était malade, il demeura deux jours au même lieu.

7. Ensuite il dit à ses disciples : « Allons en Judée de nouveau. »

8. Ses disciples lui dirent : « Maître, les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous allez là de nouveau. »

9. Jésus leur répondit : « N'y a-t-il pas

douze heures de jour? Si quelqu'un marche dans le jour, il ne se heurte pas, parce qu'il voit la lumière de ce monde;

10. « Mais s'il marche dans la nuit, il se heurte, parce que la lumière n'est pas en lui. »

11. Voilà ce qu'il leur dit, et il ajouta ensuite : « Lazare, notre ami, dort; mais je vais pour le tirer de son sommeil. »

12. Ses disciples lui dirent : « Seigneur, puisqu'il dort, il sera sauvé. »

13. Or Jésus l'avait entendu de la mort, et eux l'avaient entendu du sommeil ordinaire.

14. Il leur dit donc manifestement : « Lazare est mort;

15. « Et je me réjouis à cause de vous,

afin que vous croyiez, puisque je n'étais pas là; mais allons à lui. »

16. Alors Thomas, qui s'appelait Didyme, dit aux autres disciples : « Allons aussi nous autres, afin de mourir avec lui. »

17. Jésus vint donc; et il arriva lorsque Lazare était depuis quatre jours au tombeau.

18. Or Béthanie était près de Jérusalem, à la distance d'environ quinze stades.

19. Et beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie afin de les consoler de la mort de leur frère.

20. Aussitôt donc que Marthe eut appris la venue de Jésus, elle courut à sa rencontre; pour Marie, elle se tenait assise à la maison.

21. Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur,

si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort;

22. « Mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. »

23. Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. »

24. Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera dans la résurrection, au dernier jour. »

25. Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi vivra, même quand il serait mort.

26. « Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point éternellement. Croyez-vous cela? »

27. Elle lui dit : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

28. Et après avoir dit cela, elle s'en alla; et appelant Marie, sa sœur, à voix basse, elle lui dit : « Le Maître est là, et il te demande. »

29. Ayant entendu cela, Marie se leva aussitôt et elle vint à lui;

30. Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, et il se trouvait encore au lieu où Marthe l'avait rencontré.

31. Or les Juifs qui étaient avec elle dans la maison et qui la consolaient, voyant qu'elle s'était levée et qu'elle était sortie avec promptitude, la suivirent en disant : « Elle va au tombeau pour y pleurer. »

32. Mais Marie, étant arrivée au lieu où était Jésus et le voyant, tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez

été ici, mon frère ne serait pas mort. »

33. Jésus, voyant donc qu'elle pleurait, et voyant pleurer aussi les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit dans son esprit et se troubla lui-même.

34. Et il dit : « Où l'avez-vous placé? » Ils lui dirent : « Seigneur, venez et voyez. »

35. Et Jésus pleura.

36. Les Juifs se dirent entre eux : « Voilà comment il l'aimait. »

37. Mais quelques-uns se dirent : « Est-ce que celui-ci, qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, n'aurait pas pu faire que celui-ci ne mourût pas? »

38. Or Jésus, frémissant une seconde fois en lui-même, vint au tombeau, qui était une caverne, et il y avait une pierre qui le fermait.

39. Jésus dit : « Otez la pierre. » Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : « Seigneur, il a déjà de l'odeur, car voilà quatre jours qu'il est mort. »

40. Jésus lui dit : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? »

41. On ôta donc la pierre, et Jésus, les yeux levés au ciel, dit : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez écouté ;

42. « Je sais, il est vrai, que vous m'écoutez toujours, mais je l'ai dit pour ce peuple qui m'entoure, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé. »

43. Et, ayant dit cela, il cria à haute voix : « Lazare, sortez. »

44. Et aussitôt on vit paraître celui

qui était mort, les pieds et les mains liées de bandelettes et la figure couverte d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

Je ne sais ce qu'en pensent les autres ; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ. J'ai beau me rappeler tout ce que j'ai lu, je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable puissance. Il n'y a là pas un mot qui ne porte au fond de l'homme cette conviction que Dieu seul a pu agir ainsi et faire écrire ainsi. Comme scène d'amitié, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde dans ce récit, et cependant on pourrait dire qu'elle n'est pas exprimée.

Elle gît tout entière dans les entrailles, et en la sentant toujours, on ne l'entend que par ce seul mot : *Et Jésus pleura.* Jésus ne devait pas pleurer dans sa passion ; il ne pleura point lorsqu'un apôtre lui donna le baiser de la trahison, ni quand saint Pierre le renia par peur d'une servante, ni quand il vit au pied de sa croix sa mère et ses plus chers amis. C'était l'heure surnaturelle de notre rédemption, et la divinité du Juste qui nous rachetait par la douleur ne devait s'y rendre visible que par la force et la majesté. Mais à la veille de ce moment, lorsque le Christ, libre encore, vivait avec nous de notre vie, il ne put refuser au tombeau d'un ami la faiblesse de l'attendrissement. Il frémit, il se trouble; et enfin, comme

l'un de nous, il pleure. Saints frémissements, heureux trouble, larmes précieuses, qui nous prouvaient que notre Dieu était sensible comme nous, et qui nous permettaient de pleurer aussi un jour dans nos joies et dans nos amitiés!

Jésus avait donc à Béthanie une famille tout entière d'amis. C'était là que, venant à Jérusalem, dans la ville où devait se consommer son sacrifice, il se reposait des fatigues de sa prédication et des douloureuses perspectives de l'avenir. Là étaient des cœurs purs, dévoués, amis; là ce bien incomparable d'une affection à l'épreuve de tout. Aussi ce fut de Béthanie qu'il se mit en marche pour faire son entrée triomphale à Jérusalem; et ce fut à la vue de Béthanie, le visage tourné

vers ses murs, du côté de l'Orient, qu'il monta au ciel, presque à égale distance du Calvaire où il était mort, et de la maison où on l'avait le plus aimé. Aujourd'hui même, quand le voyageur descendant de Jérusalem a passé le torrent de Cédron et gravi la montagne des Oliviers, il découvre sur la pente orientale de ces collines quelques masures parsemées de ruines. On lui montre du doigt entre ces débris trois points marqués à peine par des restes informes. « Là, lui dit-on, était la maison de Lazare; là celle de Marthe, là celle de Marie-Madeleine. » Le souvenir des siècles a été plus fort que les destructions de la barbarie, et le nom des amis de Jésus, survivant aux pierres dispersées, frappe encore d'un son ému ces

solitudes indifférentes. De l'autre côté, et de la même place où il est debout, le voyageur découvre Jérusalem couchée dans le soleil du soir, triste, pensive, n'ayant plus qu'un tombeau pour gloire, mais c'est le tombeau de son Dieu. La pensée et l'œil du chrétien errent entre ces deux spectacles d'une désolation dissemblable. Ici, plus rien que le nom; là, une ville encore, mais quelle ville! Jésus n'a pas voulu laisser si proche d'elle la demeure et la tombe de ses amis; il a tout emporté avec son ascension, et, jetant Béthanie par delà les mers, il a préparé à ceux qui l'aimaient, sur des rivages à jamais chrétiens, une immortelle hospitalité.

Mais si, ressuscitant par la pensée ces

habitations disparues, nous y pénétrons pieusement à la suite du Maître; si nous nous asseyons au banquet du soir avec Jésus, Lazare, Marthe et Marie, nous nous demanderons peut-être à qui d'entre ces hôtes si chers le cœur de Jésus s'était le plus donné. Car dans la prédilection même il est des prédilections, tant l'amour est une chose profonde et d'une hiérarchie sans fin. Pouvons-nous pénétrer ce mystère? Nous est-il permis d'y descendre avec l'Évangile, et d'y porter la sainte curiosité d'un culte sans tache? Je le crois. On ne peut trop savoir où fut le cœur du Maître, afin de savoir qui on doit le plus aimer avec lui et après lui. Si le chrétien recherche dans la poussière la trace des pas du Sauveur, combien plus

doit-il rechercher dans l'Évangile la trace de ses affections ! Je la rechercherai donc. Voyageur aux souvenirs de Béthanie, je puis franchir le vestibule, voir tout ce qui se fait, entendre tout ce qui se dit, et me répondre à moi-même quand je me demande : Qui donc fut le plus aimé?

Était-ce Lazare? Il n'y a sur lui que ce mot, qui lui est commun avec Marthe et Marie : *Jésus aimait Lazare.* Et cet autre qui lui est personnel : *Lazare, notre ami, dort.* Et ce mot suprême : *Lazare, sortez.*

Pour Marthe, elle sait la première que Jésus est arrivé, elle y court la première, la première elle lui dit : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Mais quand le Sauveur lui répond : *Votre frère ressuscitera*, elle n'est pas saisie

d'une lumière qui lui fasse entendre la pensée souveraine du Fils de Dieu. Sa foi hésite, et il faut que Jésus-Christ lui dise: *Je suis la résurrection et la vie, croyez-vous cela?* Puis, malgré ces affirmations répétées, lorsque le Seigneur ordonne qu'on ôte la pierre du sépulcre, elle ne peut s'empêcher de lui faire remarquer que le mort est là depuis quatre jours, et il faut que le Seigneur lui dise avec reproche : *Ne vous ai-je pas dit que vous verriez la gloire de Dieu?*

Marie est moins empressée que Marthe. Elle ne sait pas tout d'abord que Jésus est arrivé, elle demeure assise dans la maison, jusqu'à ce que Marthe vienne lui dire tout bas : *Le Maître est là, et il t'appelle.* C'est Jésus qui appelle Marie. Il ne

veut pas que ce qu'il a résolu se passe loin de ses yeux. Et celle-ci, aussitôt qu'elle apprend la venue du Maître, court et tombe à ses pieds. Marthe était demeurée debout, Marie se précipite aux pieds de Celui qu'elle aime. Sa parole est la même que celle de sa sœur : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Mais Jésus ne lui répond rien, et ne lui demande aucun acte de foi. Il sait qu'elle croit. La vue de ses larmes le touche, et il pleure lui-même. Jusque-là il s'était contenu; devant Marie sa faiblesse éclate, il frémit, il se trouble, il pleure. *Et Jésus pleura.*

Il y avait donc dans Marie une humilité plus profonde, une foi plus vive, une plus grande action sur le cœur de

Jésus. Elle était aimée d'une préférence que ses vertus révèlent, parce qu'elles étaient à la fois l'effet et la cause de l'amour du Fils de Dieu. Et cette conclusion nous est confirmée par un passage célèbre de l'Évangile de saint Luc, en son dixième chapitre.

38. Or, il arriva qu'étant en voyage, Jésus entra dans un certain bourg; et une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison.

39. Et elle avait une sœur appelée Marie, qui, se tenant aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

40. Pour Marthe, elle s'empressait à toutes sortes de choses du service, et, s'étant mise debout devant le Seigneur, elle lui dit : « Seigneur, est-ce que vous ne

vous inquiétez pas de voir que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc de m'aider. »

41. Et le Seigneur répondant, lui dit : « Marthe, Marthe, vous vous préoccupez et vous troublez de bien des choses.

42. « Or il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. »

Qu'était-ce que cette meilleure part, sinon un amour plus grand de Notre-Seigneur, mérité par un retour plus parfait? Marthe servait, Marie écoutait et contemplait. Marthe se tenait debout, Marie était assise aux pieds du Sauveur. Marthe se plaignait, Marie se taisait. Entre ces deux affections si différemment exprimées, il est impossible d'hésiter. En

déclarant celle de Marie préférable, Jésus la disait nécessairement préférée, et préférée avec cette promesse que la meilleure part lui resterait à jamais.

Mais quelle était cette Marie parvenue dans l'amour du Christ à une si haute abdication de tout ce qui n'était pas le regard et le recueillement. Saint Jean a soin de nous l'apprendre dès la seconde phrase de son récit. A peine a-t-il nommé Marie, qu'il s'interrompt pour nous dire : *C'était cette Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum, et essuya ses pieds avec ses cheveux.* Évidemment, l'apôtre attache du prix à nous la faire connaître, et à nous la faire connaître par une action qui ne nous permette pas de la confondre avec aucune autre femme de l'Évangile. Si une

autre avait *oint le Seigneur d'un parfum, et essuyé ses pieds de ses cheveux*, cette action, en cessant de s'appliquer à une seule personne, eût cessé de désigner clairement qu'elle était Marie de Béthanie. Or saint Jean voulait la désigner clairement, et il le voulait parce que l'acte même dont il se servait pour la distinguer entre toutes les créatures, était un acte extraordinaire, unique, sublime à ses yeux et digne d'une éternelle mémoire. Plusieurs femmes suivaient Jésus et le servaient; plusieurs avaient pour lui un amour digne du Fils de l'homme et du Fils de Dieu : du Fils de Dieu par la chaste adoration d'une tendresse surnaturelle, du Fils de l'homme par les soins qu'elles prodiguaient à cette infirme nature qu'il

avait prise pour nous. Mais une seule entre toutes avait eu le mouvement de l'oindre d'un parfum et d'essuyer ses pieds humides avec le lin de ses cheveux. Cette dernière circonstance révèle une seule âme. Il y a des choses qui peuvent se répéter par l'âme qui les a conçues, mais qui ne peuvent pas s'imiter par une autre. Deux fois une femme se jeta aux pieds du Sauveur; deux fois une femme y répandit la liqueur d'un parfum de grand prix, et les essuya de ses cheveux; mais quand même l'Évangile ne nous l'insinuerait pas, quand même la tradition se tairait, nous serions assurés qu'il n'y eut là qu'une seule inspiration, et que, si l'onction fut double, il n'y eut qu'un cœur pour la concevoir et qu'une main pour la faire,

comme il n'y eut qu'un Dieu pour la recevoir.

C'est ainsi que les premiers et les derniers siècles l'ont entendu (1). Marie de Béthanie, sœur de Lazare et de Marthe, est la femme unique qui deux fois oignit d'un parfum les pieds du Sauveur et les essuya de ses cheveux. Dans la seconde onction, qui précéda de trois jours la mort du Fils de Dieu, l'évangéliste la désigne par son nom et par le lieu où la scène se passa ; dans la première, qui signale le

(1) On peut voir les preuves de cette tradition dans le grand ouvrage de M. l'abbé Faillon qui a pour titre : *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence.* Nous y avons puisé bien des documents qui eussent fait défaut à notre érudition personnelle ou nous eussent imposé un travail considérable.

commencement du ministère public de Jésus-Christ, Marie n'est pas nommée; nous allons voir pourquoi, et je viens de dire comment ce silence a été réparé.

CHAPITRE III

De la première Onction de Jésus par Marie de Béthanie, autrement Marie-Madeleine.

CHAPITRE III

De la première Onction de Jésus par Marie de Béthanie, autrement Marie-Madeleine.

Jésus-Christ avait commencé son ministère public. Il devait durer peu, et dès le premier moment on discerne autour de lui trois sortes de personnes : de simples disciples d'abord, des hommes convertis à sa parole, le regardant et le traitant comme le Sauveur du monde;

puis entre eux, douze apôtres élus pour être les fondements de la société spirituelle dont leur maître sera éternellement la vie; enfin parmi ces apôtres et ces disciples, quelques âmes prédestinées à être les amis et les consolateurs du Dieu fait homme. Tous sans doute lui étaient unis par les liens de la charité; tous, à part un traître et quelques déserteurs, l'aimaient d'un amour sincère que Jésus-Christ leur rendait à tous, et qui, plus grand pour ses apôtres, lui permettait de leur dire : *Je vous ai appelés mes amis*. Mais il est manifeste, en lisant l'Évangile, que les apôtres eux-mêmes, tout choisis qu'ils étaient et tenant la première place dans l'œuvre de la rédemption, n'étaient pas cepen-

dant, par le privilége de leur avenir, les plus chers au cœur qui les avait appelés. Jésus, l'image de notre vie, de même qu'il avait voulu avoir une mère, avait voulu aussi avoir des amis qui le fussent à un autre titre que leur charge, au titre d'une bienveillance indépendante de tout autre principe qu'elle-même. Saint Jean fut un de ceux-là, et lui-même, dans son Évangile, se distingue des autres par cette parole si belle de grâce et de simplicité : *Le disciple que Jésus aimait.*

Nous ne voyons pas dans l'Évangile les causes premières de cette prédilection pour saint Jean. Il était fils d'un pêcheur de Galilée, et avait un frère nommé Jacques. Un jour qu'ils réparaient leurs filets dans une barque, Jésus les vit, et

les appela. Aussitôt, dit l'Évangile, ils quittèrent leurs filets et le suivirent (1). C'est là tout ce que nous savons des origines d'une amitié qui fit du pêcheur Jean un apôtre, un évangéliste, un martyr, le dernier des prophètes. Or il n'en est pas ainsi de Marie, la sœur de Lazare et de Marthe, et voici la scène où elle nous apparaît pour la première fois, aux pieds de Celui qui devait en faire la plus illustre entre les femmes, une seule exceptée.

Le récit est de saint Luc, dans son septième chapitre.

36. Un pharisien ayant prié Jésus de manger avec lui, Jésus entra dans la

(1) S. Matthieu, chap. IV, vers. 20.

maison du pharisien et s'y mit à table à demi couché.

37. Et voilà qu'une femme, qui était une pécheresse de la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, s'y rendit avec un vase d'albâtre rempli de parfum;

38. Et se tenant en arrière, le long de ses pieds, elle commença d'arroser ses pieds de larmes, et elle les essuyait avec les cheveux de sa tête, et elle baisait ses pieds, et les oignait de parfum.

39. Ce que voyant le pharisien qui avait invité Jésus, il se prit à dire en lui-même : Si celui-ci était un prophète, il saurait assurément quelle est cette femme qui le touche, et que c'est une pécheresse.

40. Et Jésus, répondant à sa pensée, lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. » Et Simon lui dit : « Maître, dites. »

41. « Un usurier avait deux débiteurs, l'un qui lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.

42. « Ni l'un ni l'autre n'ayant de quoi lui rendre, il remit à tous les deux leur dette. Lequel donc des deux l'aime le plus? »

43. Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il a le plus donné. » Et Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »

44. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu n'as point lavé mes pieds avec de l'eau; mais

celle-ci a lavé mes pieds avec des larmes, et elle les a essuyés avec ses cheveux.

45. « Tu ne m'as point donné de baiser ; mais celle-ci, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de baiser mes pieds.

46. « Tu n'as pas oint ma tête avec de l'huile, mais celle-ci a oint mes pieds avec un parfum.

47. « C'est pourquoi je te dis : Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé; et celui auquel il est moins pardonné, c'est qu'il aime moins. »

48. Puis il dit à la femme : « Vos péchés vous sont remis. »

49. Et ceux qui étaient à table avec lui commençaient à se dire : « Qui est celui qui remet les péchés ? »

50. Or Jésus dit à la femme : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix. »

Peu de pages de l'Évangile ont laissé au cœur des hommes un trait aussi pénétrant, et sans doute aucune amitié n'a commencé sur la terre comme celle-ci. Du sein de l'abjection la plus profonde où puisse tomber son sexe, une femme lève les yeux vers la pureté divine et ne désespère pas de la beauté de son âme. Pécheresse encore, elle a reconnu Dieu dans la chair du Fils de l'homme, et, toute couverte de sa honte, elle conçoit la pensée d'arriver jusqu'à lui. Elle prend dans un vase d'albâtre, symbole de lumière, un parfum précieux. Peut-être était-ce le vase où elle avait puisé jusque-là le relief de ses criminels attraits, et ce

parfum qu'elle emporte pour un autre usage, peut-être y avait-elle cherché pour elle-même un accroissement de ses honteux plaisirs. Elle avait tout profané, et elle ne pouvait présenter à Dieu que des ruines. Aussi elle entre sans prononcer une parole, et elle sortira de même. Repentante, elle ne s'accusera pas devant Celui qui sait tout; pardonnée, elle n'exprimera aucun sentiment de gratitude. Tout le mystère est dans son cœur, et son silence, qui est un acte de foi et d'humilité, est aussi le dernier effort d'une âme qui surabonde et ne peut rien de plus. C'était l'usage dans ce voluptueux Orient d'oindre sa tête de parfums, et c'était un culte de toucher ainsi l'homme d'une onction au sommet de sa

beauté. Marie le savait mieux que personne, et souvent, aux jours de ses erreurs, elle avait ainsi honoré les esclaves de sa séduction. Elle n'a donc garde de s'approcher de la tête bénie du Sauveur; mais, comme une servante accoutumée aux plus vils offices, elle se penche vers ses pieds, et, sans les toucher d'abord, elle les arrose de larmes. Jamais, depuis le commencement du monde, de telles larmes n'étaient tombées sur les pieds de l'homme. On avait pu les adorer par crainte ou par amour; on avait pu les laver dans des eaux embaumées, et des filles de rois n'avaient pas dédaigné, aux siècles de l'hospitalité primitive, cet hommage rendu aux fatigues de l'étranger: mais c'était la première fois que le re-

pentir s'asseyait en silence aux pieds de l'homme, et y versait des larmes capables de racheter une vie.

Tout en pleurant et sans attendre une parole qui l'encourage et qui n'est pas dite, Marie laisse tomber ses cheveux autour de sa tête, et, faisant de leurs tresses magnifiques un instrument de sa pénitence, elle essuie de leur soie humiliée les larmes qu'elle répand. C'était aussi la première fois qu'une femme condamnait ou plutôt consacrait sa chevelure à ce ministère de tendresse et d'expiation. On en avait vu couper leurs cheveux en signe de deuil ; on en avait vu d'autres les offrir comme un hommage à l'autel de quelque divinité : mais l'histoire, qui a remarqué tout ce qui

fut singulier dans les mouvements de l'homme, ne nous montre nulle part le repentir et le péché créant ensemble une aussi touchante image d'eux-mêmes. Elle a frappé le disciple de l'amour, tout initié qu'il était aux secrets intérieurs de l'holocauste; et voulant transmettre aux siècles à venir le signalement de Marie, il n'a rien trouvé de mieux pour la peindre et la faire reconnaître que de dire d'elle : *C'était cette Marie qui oignit le Seigneur d'un parfum et qui en essuya les pieds avec ses cheveux.*

Cela fait, la pécheresse s'enhardit. Elle approche des pieds du Seigneur ses lèvres déshonorées, et les couvre de baisers qui effacent l'impression de tous ceux qu'elle a donnés et qu'elle a reçus. Au contact

de cette chair plus que virginale, les dernières fumées des vieux souvenirs s'évanouissent ; les flétrissures inexpiables disparaissent, et cette bouche transfigurée ne respire plus que l'air vivant de la sainteté. Alors seulement, et pour consommer tout le mystère de la pénitence par l'amour, elle ouvre l'albâtre, qui contient avec le parfum les suaves images de l'immortalité, elle le répand sur les pieds du Sauveur, par-dessus les larmes et les baisers dont elle les a couverts ; ses mains purifiées ne craignent plus de toucher et d'oindre le Fils de Dieu, et la maison se remplit de la vertu qui sort du vase fragile et du vase immortel, de l'albâtre et du cœur.

Qui le croirait? l'homme n'a pas com-

pris ce spectacle; il n'a compris ni le repentir, ni l'expiation, ni l'amour, ni le pardon, et sa seule pensée est un doute sur le Dieu qui vient de donner de sa présence une si pénétrante révélation.

C'est alors que commence entre Jésus-Christ et le pharisien ce sublime dialogue qui s'ouvre par ces mots : *Simon, j'ai quelque chose à te dire,* et qui se termine par ceux-ci : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* Ah! ce n'est pas en vain que la postérité l'a entendu. Ce n'est pas en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature. Non, chastes larmes de la pécheresse convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, parfum

répandu sur la chair sans tache du Dieu-Homme, non, vous n'avez point été stériles! Des générations sont venues à la trace de cet ineffable commerce entre le péché et la Justice, entre la mort éternelle et la vie éternelle. D'autres Marie se sont levées de la couche du vice; elles ont, de siècle en siècle, abordé les pieds encore humides du Sauveur des hommes; elles y ont pleuré à leur tour, elles y ont à leur tour attaché les nœuds de leur chevelure; elles y ont offert les baisers d'une pudeur acquise dans le remords, et versé le parfum demeuré au fond du vase où la première Marie l'avait déposé. Le monde l'a vu; ennemi de la pureté qui lui résiste, il n'a pu refuser son admiration à la pureté qui renaît de ses cendres,

et, tout aveugle qu'il est, il a compris pourquoi Jésus, voulant se choisir des amis sur la terre, avait appelé la pécheresse après avoir élu la chasteté de saint Jean, et il a pardonné à celui qui prononça sur une femme perdue cette adorable absolution : *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* O mon Dieu, vous êtes Dieu, car vos paroles ont créé des vertus, et votre amitié pour une pécheresse a créé des saints.

Telle fut la première onction de Jésus par Marie de Béthanie. Elle eut lieu probablement à Béthanie même, car l'évangéliste saint Luc, le seul qui la rapporte, dit expressément que la scène se passa dans la maison et à la table d'un phari-

sien qui s'appelait Simon. Or, d'après saint Matthieu et saint Marc, la seconde onction dont nous parlerons bientôt, eut lieu à Béthanie, dans la maison et à la table de Simon le lépreux, et saint Jean ajoute que Lazare était parmi les convives et que Marthe les servait. Cette ressemblance de nom entre Simon le pharisien et Simon le lépreux dans deux faits qui sont analogues, et qui cependant diffèrent par le temps et les circonstances, conduit à penser que les deux onctions eurent lieu chez le même Simon, uni de voisinage avec la famille de Lazare et de Marthe, et par conséquent à Béthanie. Au temps de la première, Marie était encore pécheresse, et ce fut sa conversion qui introduisit Jésus dans l'intimité de

Lazare et de tous les siens. Béthanie devint dès lors pour le Seigneur un asile de tendresse et de paix, le seul lieu qui semble lui avoir inspiré, par les retours qu'il y fit et les souvenirs qu'il y laissa, un sentiment de prédilection.

J'ai nommé la sœur de Lazare et de Marthe, la divine amie de Jésus-Christ, du nom de Marie de Béthanie. Cependant nulle part l'Évangile ne l'appelle ainsi. Il ne la désigne dans saint Jean, aux deux fameux chapitres de la résurrection de Lazare et de la dernière onction, que par par ses liens de parenté avec Lazare et Marthe. Elle est toujours là Marie, sœur de Marthe et de Lazare. Partout ailleurs elle semble disparaître. On ne la retrouve, sous cette désignation de famille, ni au

pied de la croix, ni au tombeau du Sauveur, ni à la résurrection, ni nulle autre part. Cette femme si grande tout à l'heure, que vous verrez bientôt oindre une seconde fois les pieds de Jésus, l'avant-veille de sa passion, et dont Jésus dira, pour la venger des jalousies dont elle est l'objet : *Partout où cet Évangile sera prêché, dans tout le monde, on redira en son honneur ce qu'elle vient de faire* (1); cette femme s'évanouit. Deux jours avant sa passion, Jésus disait encore d'elle et des parfums précieux qu'elle venait de répandre sur lui : *Laissez-la faire, et qu'elle soit libre de le conserver pour le jour de ma sépulture* (2). Cependant au

(1) S. Matthieu, chap. XXVI, vers. 13.
(2) Saint Jean, chap. XII, vers. 7.

jour prévu de cette sépulture, la sœur de Marthe et de Lazare n'apparaît pas. A Béthanie, elle est tout; hors de Béthanie, elle n'est rien.

Évidemment cela n'est pas possible. Marie de Béthanie a un nom qui doit être célèbre, un nom répandu à toutes les pages de l'Évangile; et si aux événements de Béthanie on ne le prononce pas, c'est qu'en ce lieu, le lieu même la désigne et la nomme à ne pouvoir s'y tromper,

L'Évangile ne connaît que deux Marie en dehors de la Mère de Dieu, Marie-Madeleine, de qui saint Luc dit que le Sauveur *avait chassé sept démons* (1), et Marie, sœur de la très-sainte Vierge,

(1) Saint Jean, chap. VIII, vers. 2.

tantôt appelée Marie de Cléophas, du nom de son mari, et Marie de Jacques et de Joseph, du nom de ses enfants. C'est pourquoi saint Matthieu, parlant des femmes qui étaient présentes à l'ensevelissement du Seigneur, dit comme une chose toute simple, qui ne pouvait induire personne en erreur : *Il y avait là Marie-Madeleine et l'autre Marie* (1). Et plus tard, au matin de la résurrection : *Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent visiter le sépulcre* (2). Si, en dehors de Marie-Madeleine et de Marie sœur de la très-sainte Vierge, il y eût eu une autre Marie, sœur de Marthe et de Lazare, il est manifeste que le langage de l'évangé-

(1) Saint Matthieu, chap. XXVII, vers. 61.

(2) *Id.*, chap. XXVIII, vers. 1.

liste eût été inexact et même trompeur. Pour lui, et par conséquent pour tout le monde évangélique, il n'y avait dans les choses du Seigneur, après Marie sa mère, que deux autres Marie, et il est ainsi de toute nécessité que Marie de Béthanie fut l'une des deux, soit Marie-Madeleine, soit Marie de Cléophas. Mais elle n'était pas Marie de Cléophas, sœur de la très-sainte Vierge; donc elle était Marie-Madeleine.

C'est aussi ce qu'affirment la tradition, la liturgie de l'Église, les monuments les plus anciens élevés à la mémoire de Marie-Madeleine. Leur langage nous montre dans l'unité d'une même gloire la pécheresse pleurant aux pieds de Jésus et les essuyant de ses cheveux, la sœur de Lazare assistant à la résur-

rection de son frère, l'amie fidèle debout à la passion et à la mort de son bien-aimé, le suivant au tombeau, et méritant de voir la première les splendeurs de sa résurrection. Toute division de cette gloire est chimérique, contraire à l'Écriture, au souvenir des âges, à la piété des saints, à ce culte universel qui nous remet partout, sous les yeux et dans l'âme, l'image d'une seule femme en qui s'accomplissent les plus touchants mystères de la pénitence et de l'amitié.

Marie s'appelait Madeleine, du bourg de Magdala, sur les bords du lac de Galilée, soit qu'elle en fût originaire, soit qu'elle y eût résidé longtemps. Ce qui est certain, c'est qu'elle avait habité la Galilée; car saint Matthieu et saint Marc di-

sent expressément qu'elle était du nombre des femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée et qui le servaient (1). C'est pourquoi quelques interprètes ont pensé que sa conversion avait eu lieu à Magdala, et que Simon le pharisien, dans la maison duquel s'était faite la première onction, était autre que Simon le lépreux, chez qui se pratiqua la seconde. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, Marie-Madeleine, revenue de ses erreurs, et dans les intervalles où elle ne suivait pas Jésus, demeurait à Béthanie, près de son frère et de sa sœur, et la tradition du pays est que sa maison y était séparée de la maison de Lazare et de celle de Marthe.

(1) Saint Matth., chap. XXVII, vers. 35 et 36. — Saint Marc, chap. XV, vers. 40 et 41.

CHAPITRE IV

De la seconde Onction de Jésus par Marie-Madeleine.

CHAPITRE IV

De la seconde Onction de Jésus par Marie-Madeleine.

Cependant l'heure approchait où le Fils de Dieu devait consommer la rédemption du monde par le sacrifice de sa vie, et mettre à l'épreuve du malheur la fidélité de ceux qu'il avait choisis et particulièrement aimés. Six jours avant cette Pâque, qui devait être la dernière de l'ancien monde et la première du nouveau, il vint

à Béthanie, et ce jour-là même, la veille de son entrée triomphale à Jérusalem, on lui prépara à souper dans la maison d'un personnage que l'Évangile appelle Simon le lépreux. Lazare était du nombre des convives, et Marthe, toujours active, empressée, les servait. Ce n'était pas la cène suprême et surnaturelle qui devait immédiatement précéder la mort du Sauveur, et clore par l'institution de l'Eucharistie toutes ces sources de grâces qu'il avait fait jaillir sur le monde; celle-ci était la cène de l'amitié, le dernier repas avant la grande semaine de la passion, qui s'ouvrait le lendemain. Jésus-Christ n'avait plus que six jours à vivre de sa vie mortelle, et dans quelques heures il allait paraître à Jérusalem comme son

roi, en attendant qu'il y mourût bientôt comme son Dieu. Saint Jean a marqué d'une manière expresse ce moment de halte à Béthanie, à l'entrée de la voie douloureuse du Fils de l'homme : *Six jours avant la Pâque*, dit-il, *Jésus vint à Béthanie, au lieu où Lazare était mort et où il l'avait ressuscité, et ils lui firent là un souper. Marthe servait, et Lazare était l'un des convives couchés avec lui* (1).

Comme Jésus-Christ, la Pâque véritable, mourut un vendredi un peu avant la dernière heure du jour, il faut conclure que la cène de Béthanie eut lieu le samedi soir. Elle se fit, non pas chez Lazare ou l'une de ses deux sœurs, mais dans la

(1) Chap. XII, vers. 1 et 2.

maison de Simon le lépreux. Ce choix en un moment pareil prouve que Simon n'était étranger ni à Jésus-Christ ni à la famille de Lazare, et nous confirme dans la pensée que c'était bien le même Simon qui avait été témoin et acteur, trois années auparavant, dans la conversion de Marie-Madeleine.

Celle-ci n'est point nommée parmi les convives ou les serviteurs. Sa tendresse, éclairée d'une lumière plus haute encore, lui disait que ce repas avait un caractère d'adieu et qu'on touchait à d'extrêmes événements. Elle prit donc dans un vase d'albâtre, comme la première fois, un parfum précieux, que saint Jean dit avoir été du nard, et elle entra dans la salle du repas. Ce n'était plus cette femme en qui

la jeunesse et la beauté déguisaient mal l'opprobre du vice et qui s'approchait timidement des pieds de Jésus, comme une servante, pour y répandre et y essuyer des pleurs. Trois années de grâce avaient passé sur son front, et c'était la sainteté qui enveloppait toute sa personne d'une auréole divine. Elle entra donc, et brisant l'albâtre qu'elle tenait dans ses mains, elle en répandit le parfum sur la tête du Sauveur. Madeleine brise l'albâtre, parce qu'elle comprend que tout est consommé, et que jamais plus le Seigneur ne recevra de la piété des hommes un semblable hommage. Ce mouvement d'un désespoir et d'un amour prophétiques accompli, Marie se rappelle sa bassesse première, et, courant aux pieds de Jésus, elle y verse

avec un débris du vase un reste du parfum qu'elle essuie de ses cheveux. Mais l'Évangile ne nomme plus ses larmes. Elle devait en répandre une dernière fois dans un autre temps et dans un autre lieu. Ici, la force et la sérénité convenaient; on n'était plus à l'heure du pardon, et l'on n'était pas encore à l'heure du tombeau.

Éternelle misère des hommes! Cette fois ce n'est plus le pharisien qui se prend à douter de Dieu parce qu'il le voit touché par une pécheresse; ce sont les disciples eux-mêmes qui s'indignent de voir un parfum très-précieux répandu sur la tête de leur Maître, sur cette tête qu'ils verront bientôt sous une couronne d'épines. *A quoi bon*, se disent-ils entre eux,

la perte de ce parfum? on pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres (1). On reconnaît la faiblesse de notre esprit devant les mystères de Dieu. Jésus ne s'offense pas de leur peu de foi ; il leur dit avec bonté : *Laissez-la faire, pourquoi la chagrinez-vous? C'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie en moi; vous aurez toujours des pauvres avec vous, et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien, mais moi vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qu'elle a pu de ce qu'elle avait, et elle a oint d'avance mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, dans tout le monde,*

(1) Saint Marc, chap. XIV, vers. 4 et 5.

on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire (1).

On sent dans ces paroles un accent de tristesse, et l'on y voit aussi la supériorité de Marie-Madeleine dans l'amour et dans la science. Quels mots déjà ont été dits de cette femme, et par quelle bouche! *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. Partout où l'Évangile sera prêché, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle a fait.*

Nous avons dit que le souper de Béthanie était la cène de l'amitié; il se termina par la trahison. A peine le Sauveur avait-

(1) Saint Marc, chap. XIV, vers. 6 et suiv.

il achevé les paroles où il justifiait la piété de Marie-Madeleine, que l'Évangile ajoute : *Alors l'un des douze, qui s'appelait Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner pour que je vous le livre? » Et ils convinrent avec lui de trente pièces d'argent* (1).

(1) Saint Matthieu, chap. xxvi, vers. 14 et 15.

CHAPITRE V

De Marie-Madeleine à la croix
et au tombeau de Jésus.

CHAPITRE V

De Marie-Madeleine à la croix et au tombeau de Jésus.

Restaient la croix et le tombeau; c'était là que l'éternité attendait Dieu et l'homme. La croix et le tombeau vivent encore; mais ils ne regardent plus que l'homme. Au temps dont je parle, c'était tout ensemble la grande affaire de l'homme et la grande affaire de Dieu.

Approchons-nous donc d'eux, et de la croix d'abord, comme du centre où il a plu à l'éternelle sagesse d'attacher pour nous la lumière, l'amour et la vie. Ce n'était alors, au lendemain des acclamations de Jérusalem, au surlendemain des joies de Béthanie, qu'un horrible instrument, un supplice de douleur et d'opprobre. Il épouvantait le monde, et c'était lui qui devait le rassurer; il était maudit, et c'était lui qui devait bénir. Mais cette transfiguration n'avait pas encore eu lieu, et la croix du Calvaire, la croix du Fils de l'homme, avait encore ce jour-là toute son horreur et toute sa nudité. Regardons-y, pour voir qui nous trouverons fidèle à ce rendez-vous du ciel et de la terre.

Dieu n'y est pas, puisque le Fils se

plaint que son Père l'ait abandonné. L'ange du jardin des Oliviers n'y est pas non plus, et quand le crucifié laisse échapper ces mots : *J'ai soif,* ce n'est pas la main invisible d'un esprit pur qui lui présente la coupe. Rien du ciel n'apparaît encore. L'air est calme; le soleil brille dans les splendeurs de l'Orient; la montagne de Sion ne gémit point; le temple est en paix, et le voile qui couvre le Saint des saints n'est pas ému : c'est l'heure du monde, et le monde est présent. Voici les bourreaux qui ont achevé leur travail et qui se reposent; à côté d'eux les pharisiens, qui n'ont pas achevé le leur, et qui regardent avec insulte celui qui a révélé l'hypocrisie de leurs vertus; plus loin, la garde romaine et le centurion qui la com-

mande, l'œil fixe, le cœur agité d'un pressentiment qui l'obsède, mais qui ne l'a point encore éclairé; enfin les passants qui secouent la tête, et qui, sans s'inquiéter davantage du spectacle, disent gaiement: *Vah! toi, qui détruis le temple de Dieu et qui le rétablis en trois jours, sauve-toi toi-même* (1). Partout l'abandon, le silence, l'outrage, le blasphème; et cependant c'est là le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Roi des siècles, l'héritier de tout ce qui a été fait, Celui devant qui tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers! Ah! personne des siens n'est-il là, et ne viendra-t-il des vivants ni des morts aucun ami

(1) Saint Matthieu, chap. XXVII, vers. 40.

pour le reconnaître et le saluer dans la divinité de sa misère?

Oh! non, tous ne sont pas absents. Si Dieu l'est par un décret de sa sagesse et de sa justice, s'il a frappé de terreur, par un autre décret, la plupart de ceux qu'a aimés son Fils, pourtant il en reste un groupe au pied de sa croix, et ses yeux, en se baissant, peuvent discerner sa Mère; Marie de Cléophas, sœur de sa mère; Salomé, mère des enfants de Zébédée; Marie-Madeleine; l'apôtre saint Jean; et quelques femmes fidèles qui ne sont pas nommées, mais qui avaient coutume de le suivre et de le servir. C'était là tout l'amour du monde au pied de la croix. Mais c'était assez; c'était assez pour que le Sauveur y reconnût tous ceux

qui l'avaient aimé avant sa venue sur la terre, et tous ceux qui l'aimeraient un jour. Il voyait dans sa Mère, la vierge par excellence, toute l'assemblée des vierges; dans Marie de Cléophas et dans Salomé, tout le chœur des mères et des épouses chrétiennes; dans saint Jean la représentation des apôtres, des martyrs, des prophètes, des jeunes hommes voués à la chasteté, et des hommes puisant au sein de la foi la dignité surnaturelle de tous les offices humains; il voyait enfin, dans Marie-Madeleine, l'innombrable et sacrée multitude des pécheurs convertis retrouvant dans la pénitence la robe nuptiale trempée au sang de l'Agneau.

A la vue de ce petit troupeau, *pusillus grex*, comme il avait appelé lui-même

l'océan de ses élus, le Sauveur se tait pour tous, excepté pour sa Mère et pour saint Jean. Il dit à sa Mère : *Femme, voilà votre fils;* à saint Jean : *Voilà votre mère.* Ce fut sur la croix le seul mot relatif aux simples affections du cœur. Toutes les autres paroles venaient de la vie éternelle et y retournaient. Marie-Madeleine ne fut pas plus distinguée que les autres; ce n'était pas la passion qui devait être son triomphe, ni le caractère de sa sainteté. Jésus-Christ l'attendait sur un autre théâtre, dans un moment plus doux ; et c'est là que, mettant le sceau à sa prédestination, il lui réservait des grâces que nul autre ne reçut alors et n'obtint depuis.

Le tombeau s'est ouvert au-dessous de la croix. Le Fils de l'homme y est cou-

ché comme l'un de nous, gardé par des soldats, comme si la mort n'eût pas suffi pour anéantir sa puissance, et qu'une mystérieuse victoire eût pu sortir de sa tombe. Cette tombe, en effet, demeure sinon l'objet d'une espérance, du moins le rendez-vous d'une piété qui survit à tout. Marie-Madeleine est là; elle y est la première, comme en un lieu qui est le sien, et dont elle a mérité la garde par la tendresse prophétique de sa double onction. Tous les évangélistes lui donnent en cette rencontre un caractère de primauté. Dès le soir même de la passion, ce qui indique qu'elle n'a pas quitté le Calvaire, elle observe le lieu où l'on dépose le corps du Seigneur. C'est saint Marc qui nous le dit expressément. Le jour du sabbat écoulé,

lorsque l'aurore du dimanche n'était pas encore levée, elle part avec les saintes femmes, portant toutes ensemble des aromates et des parfums. Mais le premier rayon du soleil leur montre la pierre du sépulcre écartée, et le sépulcre vide. Tandis qu'elles s'abandonnent à un sentiment de consternation, sans que la pensée leur vienne du mystère qui s'accomplit, deux anges leur apparaissent et leur disent : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant? Il n'est plus ici, il est ressuscité* (1). Troublées, éperdues, les saintes femmes courent à Jérusalem rapporter ce qu'elles ont vu et entendu. Les apôtres les écoutent comme si leurs paroles étaient des paroles de délire, *delira-*

(1) Saint Luc, chap. XXIV, vers. 5 et 6.

menta. Toutefois saint Pierre et saint Jean se précipitent; Madeleine seule les suit. Ils arrivent au monument; ils entrent: rien. Le linceul est dans la pierre, le suaire de la tête à part. Les deux apôtres ne savent que penser, et se retirent. Personne encore sur la terre ne comprenait ce qui s'était passé, ni saint Pierre, ni saint Jean, ni Marie-Madeleine. Un voile était sur tous les yeux. Où est Jésus? Madeleine est restée seule, seule des saintes femmes, seule des apôtres, seule de tous, avec ce tombeau vide et tant aimé. O moment de l'amour aux prises avec la mort, et ne sachant pas encore que la mort est vaincue!

Il n'y a que saint Jean pour nous dire ce qui va être. Écoutons-le.

11. Or, Marie se tenait debout en dehors du sépulcre, et pleurait. Pendant donc qu'elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre;

12. Et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds, là où avait été placé le corps.

13. Lesquels lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous? » Elle leur dit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. »

14. Ayant dit cela, elle se retourna par derrière, et elle vit Jésus debout; mais elle ne savait pas que c'était Jésus.

15. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? » Et elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez

enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je le prendrai. »

16. Jésus lui dit : « Marie. » Marie, s'étant retournée, lui dit : « Maître. »

17. Jésus lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va trouver mes frères et dis-leur : « Je monte vers mon Père et votre « Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

18. Marie-Madeleine vint donc racontant aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit telles choses (1). »

Ainsi, dans ce moment solennel de la résurrection du Sauveur, moment qui a décidé de tout, de la victoire de Dieu sur le monde et de la vie sur la mort, ce n'est

(1) Saint Jean, chap. xx.

pas à sa mère que Jésus apparaît d'abord; ce n'est pas à saint Pierre, le fondement de l'Église et le sommet de la théologie; ce n'est pas à saint Jean, le disciple bien-aimé : c'est à Marie-Madeleine, c'est-à-dire à la pécheresse convertie, au péché devenu l'amour par la pénitence. Le Sauveur l'avait dit auparavant : *Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion* (1). Mais c'était une bien sublime traduction de cette parole que le privilége accordé à Marie-Madeleine de voir la première le Fils de Dieu ressuscité du tombeau, vainqueur du démon, du péché, du monde,

(1) Saint Luc, chap. xv, vers. 7.

de la mort, et d'acquérir la première, dans cette vue, la certitude et la consolation du salut éternel des hommes. Quel amour avait dû mériter la gloire de cette apparition, et quel sentiment dut accueillir cette récompense de l'amour! Il y a là un abîme où le style de l'homme ne peut pas plus pénétrer que son cœur. Je le comprends à demi, je l'entrevois, je l'adore, et, si je ne puis davantage, du moins je m'arrête toujours avec une réflexion qui m'attendrit sur cette parole de l'Évangile : *Il apparut d'abord à Marie-Madeleine* (1). C'est là, sur le front de cette illustre et bienheureuse femme, une étoile qui ne pâlit point, et qui réjouira

(1) Saint Marc, chap. XVI, vers. 9.

jusqu'à la fin des siècles tous ceux qui étudient, dans une âme éclairée de Dieu, les mystères de son commerce avec nous.

Il apparut donc d'abord à Marie-Madeleine, et si nous ne pouvons bien pénétrer tout ce qui se passa dans le cœur de l'un et de l'autre, dans le cœur de Dieu qui donnait à sa plus chère amie de la terre les prémices de sa vie recouvrée, et dans le cœur de la créature qui recevait de son Dieu cette marque d'une prédilection inouïe, du moins pouvons-nous suivre l'Évangile avec la modestie d'une tendre admiration, et y chercher dans l'ombre de nos défaillances l'imparfaite joie qui nous est permise ici-bas.

Jusqu'ici, toutes les paroles que nous

avons entendues au sujet de Marie-Madeleine ne lui ont point été adressées directement. Quand Jésus dit d'elle : *Beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé*, c'est à Simon le pharisien qu'il parle ainsi. Lorsqu'il dit : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée*, c'est à Marthe qu'il répond. Lorsqu'il dit : *Partout où cet Evangile sera publié, dans tout le monde, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire*, c'est à ses disciples qu'il donne cet avertissement. Ici pour la première fois, à la porte de son tombeau, à l'aube de sa résurrection, Jésus parle directement à Marie, et il lui parle pour ne plus reprendre l'entretien que dans la région inaccessible où le portera son as-

cension. C'est le couronnement, l'adieu, la page où Madeleine va disparaître de l'Évangile et entrer pour le reste de sa vie dans les sombres avenues de l'histoire. Baisons donc avec amour ces dernières paroles tombées des lèvres du Christ dans l'âme de son amie, et étudions-les pour le plaisir de notre foi et le charme de notre pèlerinage inachevé.

Femme, pourquoi pleurez-vous? Il ne le lui avait point dit, lorsqu'au jour de sa conversion elle pleurait à ses pieds. Maintenant l'heure des larmes est passée; la pénitence, la croix, le tombeau, tout a disparu dans les splendeurs triomphales de la résurrection. Marie ne doit plus pleurer que ces larmes qui sont éternelles dans le cœur des saints, parce que

c'est Dieu qui les cause et l'extase qui les répand.

Qui cherchez-vous? Il n'y a plus rien à chercher, Marie : vous avez trouvé Celui que vous ne perdrez plus. Vous ne le verrez plus sur la croix entre les mains de la mort. Vous n'irez plus à son tombeau pour l'y embaumer dans les parfums de la charité. Vous ne le demanderez plus à personne sur la terre, à personne dans le ciel, à lui moins qu'à tout autre; car lui c'est votre âme, et votre âme c'est lui. Séparés un moment, vous vous êtes rejoints dans le lieu où il n'y a plus d'espace, plus de barrière, plus d'ombre, plus rien de ce qui empêche l'union et l'unité. Vous êtes un comme il le souhaitait, un comme vous l'espé-

riez, un comme l'est Dieu dans son Fils, au fond de cette essence que vous habitez par la grâce et que vous habiterez un jour par la gloire.

Marie! Oh! quel accent eut ce mot! accent de reproche, parce que Madeleine n'avait pas reconnu Jésus; accent de révélation par le reproche. *Marie!* hélas! ici-bas même, que notre nom est doux dans la bouche d'un ami, et qu'il va loin au fond douloureux de notre être! Et si c'était Dieu qui le prononçât à voix basse, si c'était Dieu mort pour nous, ressuscité pour nous, qui nous appelât par notre nom, quel écho ne remuerait-il pas dans les infinies profondeurs de notre misère! Marie-Madeleine entendit tout dans son nom; elle entendit le mystère de la ré-

surrection, qu'elle ne comprenait pas; elle y entendit l'amour de son Sauveur, et dans cet amour elle le reconnut. *Maître!* répondit-elle. Un mot lui suffit, comme un mot avait suffi au Fils de Dieu. Plus les âmes s'aiment, plus leur langage est court.

Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté à mon Père. Deux fois Jésus-Christ avait laissé Madeleine le toucher, et deux fois il l'en avait louée. Et maintenant, après sa résurrection, lorsque son corps est déjà transfiguré par une vie supérieure, il s'oppose aux chastes empressements de Marie. Il ne veut pas qu'elle approche de lui ces mains qui ont autrefois embaumé ses pieds et sa tête. Pourquoi cette austérité imprévue,

et comment la résurrection peut-elle restreindre l'ancienne familiarité d'une tendresse éprouvée? C'est que Jésus n'est plus ce qu'il était, objet pour tous d'un attouchement qui encourage la foi, et d'une charité qui se prenne aux conversations de la vie. Il est entre la terre et le ciel, visible encore quelques jours, mais allant à son Père, et ce n'est plus que là, là où toute chair sera transformée comme la sienne, qu'il veut être touché et possédé par les siens. Il donne à Marie-Madeleine, en cette leçon sévère, un indice qu'il faut tendre plus haut, et que désormais Béthanie est au sein du Père qui a envoyé son Fils, et où le Fils va le rejoindre pour y préparer à ses amis le lieu de l'embrassement qui ne finit point.

Ne touchez pas le Fils de l'homme, car il n'est pas encore monté à son Père, et vous-même, Marie, vous n'y êtes pas encore montée. Vos lèvres, toutes pures qu'elles sont, tout empreintes du feu que le séraphin de la pénitence et celui de l'amour y ont laissé, ne sont pas capables de donner au corps ressuscité, au corps glorieux du Christ, les stigmates de la tendresse purifiée par la mort. Il vous faut mourir avec Jésus pour toucher de nouveau Jésus. Alors seulement, alors vous et lui vous serez semblables; alors vous apporterez à ses pieds le baume de la résurrection, et vous y déposerez le souffle virginal de l'immortalité reconquise.

Va trouver mes frères et dis-leur : Je

monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. C'est le dernier mot du Sauveur à Marie-Madeleine, et ce mot lui donne, de préférence à tous, la révélation du mystère qui va clore le passage du Fils de Dieu parmi nous et l'œuvre de notre rédemption. Apôtre de l'ascension près des apôtres eux-mêmes, Madeleine en conservera le caractère tout le reste de sa vie, et nous la verrons tendre au Christ disparu dans les nuées, par des élévations qui ne nous surprendront point, parce que nous croyons aux merveilles de la charité qui aspire, comme nous croyons aux merveilles de la charité qui descend.

CHAPITRE VI

De Marie-Madeleine en Provence.

CHAPITRE VI

De Marie-Madeleine en Provence.

Jésus n'est plus de ce monde par une présence visible. Il a quitté les apôtres, sa mère, ses amis de cœur, mais en leur laissant à chacun une vie et une mort qu'il a prédestinées. Saint Pierre meurt à Rome du supplice de son Maître; tous les apôtres confirment leur foi par le martyre. Saint Jean, lui-même, n'est pas

complétement épargné; il subit à Rome, devant la porte Latine, un supplice douloureux, et n'échappe à la mort qu'en conservant la gloire de l'immolation consentie. Cependant il est manifeste que le Sauveur veille sur lui avec le souvenir de la prédilection qu'il lui portait; sorti de l'épreuve par un miracle, et de l'exil par la chute d'un tyran détesté, il prolonge ses jours dans une vieillesse qui attire les regards de toute l'Église, et qui lui permet de rendre à la divinité de Jésus-Christ, dans le dernier et le plus sublime des Évangiles, un témoignage irrécusable. Il lui appartient aussi, par un privilége unique sous le nouveau Testament, de voir prophétiquement l'avenir de l'Église, et il en dicte la révélation sous une forme

qui éclairera un jour et fortifiera dans leurs tribulations les élus de la fin des temps. Il meurt après cela, comblé de paix et ne sachant que répéter aux chrétiens ces mots tombés de la bouche de Jésus-Christ dans la sienne : « Mes enfants, aimez-vous les uns les autres. »

La Mère de Jésus ne survit pas d'aussi longs jours à la résurrection et à l'ascension de son Fils bien-aimé. Elle se sent emportée vers lui par une aspiration qui dénoue au fond de son âme tout ce qui la retient captive, et de son tombeau, incontinent visité par la vie, elle s'élève au trône d'où elle règne à jamais sur les anges et sur les hommes sauvés par le fruit de ses entrailles.

Comme la Mère de Dieu et comme saint

Jean, Marie-Madeleine ne finira pas ses jours par le martyre. Elle vivra aussi dans la tranquille bénédiction de son amour. Elle vivra aux pieds de Jésus-Christ disparu, comme elle y vivait à Béthanie et au Calvaire, amante accoutumée aux délices de la contemplation, et n'ayant besoin que de regarder dans son âme Celui qu'elle regardait autrefois sous le voile transparent d'une chair mortelle. Mais quel asile obscur ou célèbre lui aura été préparé? où cachera-t-elle les reliques bénies de son existence? Sont-ce les déserts de l'Orient, les bords du Jourdain, la montagne de Sion, le chaume de Nazareth ou de Bethléem, qui seront les derniers témoins de son inaccessible charité? Jésus-Christ a légué sa Mère à Jéru-

salem, saint Pierre à Rome, saint Jean à l'Asie: à qui aura-t-il légué Marie-Madeleine?

Nous le savons déjà, c'est la France qui reçut des mains de Dieu cette part du testament de son Fils. La tradition, l'histoire, les monuments nous le disent à l'envi, et la Providence a pris soin de donner à leur témoignage une invincible clarté. On ne peut mettre le pied sur le sol de la Provence sans heurter à chaque pas la mémoire de sainte Marie-Madeleine. Présente partout, elle n'y vit pas sous la forme d'un accident solitaire; elle s'y lie au fait qui tient la première place dans l'histoire de tous les peuples chrétiens, au grand fait de leur conversion. Et rien sans doute n'a dû se perpétuer plus opi-

niâtrément dans le souvenir d'une race ou d'un pays, que ce changement apporté à ses croyances et à ses mœurs par un culte nouveau, proscrit, et triomphant à force de vertus. Aussi n'est-il pas de nation chrétienne qui n'ait gardé la mémoire de ses premiers apôtres, qui n'ait honoré leur tombeau, bâti des églises à leur nom, invoqué leur secours, et qui ne se rie des vains raisonnements d'une science aveugle contre cette populaire et toute-puissante tradition. La Provence n'était pas une peuplade barbare quand le christianisme y parut; c'était depuis plus d'un siècle une province romaine. Elle avait reçu de ses maîtres toute la culture de Rome, et de son origine toute celle de la Grèce. Elle était liée par Mar-

seille à toutes les côtes de la Méditerranée, et d'infatigables vaisseaux lui apportaient dès lors le tribut des rivages les plus lointains. Lors donc que le premier son de l'Évangile frappa ses oreilles, elle ne put se tromper sur ceux qui lui apportaient de l'Orient cette grande révélation. Elle les connut, les jugea, et convertie par eux à la loi nouvelle, leurs noms lui furent sacrés comme aucun nom ne l'avait été pour elle jusque-là. Qui pourrait en douter? Qui ne voit qu'un peuple, surtout quand il s'agit de sa religion, a une mémoire plus sûre que celle de l'homme, et que l'âge, au lieu de l'altérer, la renouvelle sans cesse? Ce qui est gravé sur l'autel par le culte et dans le cœur par la prière, dure plus que le marbre et que

l'airain, et les rois qui n'ont que l'histoire pour vivre ont assurément moins que ne donne à leurs apôtres l'âme des générations.

Or, de qui la Provence date-t-elle sa foi ? A qui rend-elle grâce, après dix-neuf siècles, d'avoir reçu, au lendemain de l'Évangile, un rayon de la lumière qui venait de se lever sur les profondes ténèbres du genre humain? Elle en rend grâce à cette illustre famille de Béthanie qui avait eu Jésus-Christ pour hôte et pour ami, à Lazare, à Marthe, à Marie-Madeleine, à leurs compagnons Trophime et Maximin. Voilà les noms que les fils ont appris de leurs pères, et que les pères ont reçus de la reconnaissance de leurs ancêtres. Marseille veut que saint Lazare ait

été son premier évêque; Aix attribue cette gloire à saint Maximin, Arles à saint Trophime; Avignon et Tarascon nomment sainte Marthe comme l'Apôtre qui les a délivrées de l'erreur; et sainte Marie-Madeleine, unie à tous par un souvenir qui s'appuie du leur en le surpassant, plane sur toute l'Église de Provence comme la souveraine de l'apostolat qui l'a fondée.

Les monuments répondent à cette acclamation des siècles. C'est en vain que les barbares ont couvert la Provence de leur flot; c'est en vain que, renouvelant leur fureur lorsqu'elle était apaisée, les Sarrasins ont ajouté aux ruines déjà faites leur long et terrible coup de cimeterre: ces ruines deux fois consommées n'ont pu prévaloir contre les monuments que

les peuples et la Providence avaient destinés à perpétuer la mémoire des saints fondateurs de l'Église de Provence. Marseille voit encore dans les caveaux de l'antique abbaye de Saint-Victor la crypte où s'assemblaient sous Lazare les premiers chrétiens qu'elle ait engendrés à Dieu, et où reposa le corps même de son premier évêque, jusqu'au jour où il fut soustrait aux ravages de l'islamisme par une translation qui en dota l'Église d'Autun. Tarascon vénère le tombeau où elle renferma les reliques de sainte Marthe, où elle les conserve encore, et dont le marbre, plus fort que le temps, laisse reconnaître au pèlerin, malgré ses mutilations, la scène toute vive de la résurrection de Lazare. Deux autres tombeaux,

plus célèbres encore, deux tombeaux réunis dans une même crypte par une piété fraternelle, rappellent au voyageur que sainte Madeleine y reposa en face de saint Maximin, et le nom même de saint Maximin donné au lieu où s'accomplit cette double et unique sépulture, atteste l'impression qu'elle produisit sur les peuples et qui ne s'est jamais éteinte. C'est là que sainte Madeleine termina son pèlerinage; c'est là que saint Maximin l'ensevelit dans un sépulcre d'albâtre, en mémoire de cet autre albâtre où deux fois la sainte avait renfermé le parfum dont elle oignit le Sauveur; c'est là que saint Maximin lui-même voulut que sa dépouille mortelle fût déposée, à côté de cette autre dépouille si chère à son cœur, à Jésus-

Christ, aux anges, aux hommes, et où vient la chercher encore une vénération bientôt âgée de vingt siècles.

Le tombeau de saint Maximin représente la mission apostolique qui lui fut donnée par Jésus-Christ. Celui de sainte Madeleine garde la trace de divers traits de la vie du Fils de Dieu, et sur une frise que la piété des fidèles a plus que mutilée, l'on voyait autrefois, selon des témoignages anciens et irrécusables, l'onction qu'elle pratiqua sur son bien-aimé Maître.

Tous ces tombeaux, liés entre eux par la divine parenté des temps, des personnes et de la sainteté, portent le caractère des premiers âges du christianisme. On y reconnaît tout d'abord la forme ro-

maine, et ce singulier mélange de sujets chrétiens avec les symboles de l'idolâtrie, qui était familier à cette époque. Il n'est point d'archéologue qui n'en ait été frappé, et les aveux des moins crédules ont confirmé le respect qui s'attache à ces vieux et fidèles témoins.

Ils ne sont pas les seuls. La liturgie d'une foule d'églises est d'accord avec eux et avec la tradition, et enfin l'histoire elle-même, appuyant la tradition, les monuments et la liturgie, a mis le sceau d'une démonstration dernière à toutes ces clartés. Longtemps on avait cru que la plume d'aucun ancien écrivain n'avait touché à la vie de sainte Madeleine, et gravé ses fastes dans la solidité de l'histoire. On opposait à la croyance des peu-

ples, au langage muet des marbres, aux fêtes et aux leçons de l'Église, à l'enchaînement de toutes les preuves, le silence primitif et continu de l'écriture humaine. On demandait où était l'histoire de sainte Madeleine, et si avant le XI[e] ou XII[e] siècle on trouvait dans les bibliothèques de l'Europe quelque trace d'une biographie consacrée à une femme qui avait dû si naturellement séduire le cœur et inspirer le génie des saints. Or, la Providence y veillait. A Oxford, dans un des vingt-quatre colléges de cette université fameuse, collége dédié encore aujourd'hui à sainte Marie-Madeleine, de pieuses mains ont découvert un manuscrit portant le nom de Raban-Maur, archevêque de Mayence au commencement du

IXe siècle, et contenant la vie de sainte Marthe et de sainte Marie-Madeleine. L'authenticité de ce manuscrit a été constatée par l'ensemble des caractères qui font foi en archéologie de la date du livre, de son authenticité et de son intégrité.

Nous n'entrerons pas dans ces détails, qui sont ailleurs (1), et nous nous bornerons à dire que Raban-Maur fut, au IXe siècle, par sa science, sa piété, son influence, sa renommée et ses dignités, un des hommes les plus considérables de ce temps-là. Abbé de Fuld pendant vingt ans, retiré volontairement, par l'abdication de cette charge, dans une soli-

(1) Voir le livre déjà cité de M. l'abbé Faillon : *Monuments inédits, etc.*

tude profonde, puis appelé malgré lui à l'archevêché de Mayence, il brille dans son siècle par tout ce qui peut recommander à la postérité, l'exactitude et la sincérité d'un historien. Sa biographie de sainte Marthe et de sainte Marie-Madeleine est sobre; il suit pas à pas l'Évangile, et lorsque l'Évangile s'évanouit dans l'ascension de Notre-Seigneur, il s'attache à des écrits qu'il déclare être anciens et avoir été le fondement de son récit.

Or ces écrits anciens, on les a retrouvés comme le sien propre; on les a retrouvés dans les bibliothèques publiques de Paris : pages d'autant plus précieuses et vénérables, qu'en les comparant à l'histoire de Raban-Maur, on les y reconnaît presque mot à mot. Elles sont de la

sorte, au témoignage de l'archevêque de Mayence, de beaucoup antérieures au ixe siècle, puisqu'il les appelle anciennes, et elles ont en effet, dans leur naturel et leur brièveté, le goût d'un siècle qui n'avait pas encore connu, à l'endroit des saints, les vaines amplifications d'une fausse rhétorique. On estime qu'elles sont du ve et du vie siècle, c'est-à-dire d'une époque où tous les monuments de l'apostolat de sainte Madeleine et de ses compagnons en Provence étaient jeunes encore, où l'invasion des barbares et celle des Sarrasins n'avaient rien détruit des titres de nos églises, et où, par conséquent, il avait été facile d'y puiser, pour les écrire, des actes vrais et certains.

C'est ainsi que le temps, au lieu d'af-

faiblir la gloire de sainte Marie-Madeleine, en a préparé la résurrection. Ce qui se passe aujourd'hui pour la Bible du christianisme, dont la véracité se confirme par le laps même des âges, s'est passé aussi pour la Bible de sainte Madeleine. Une science plus profonde a revêtu la tradition d'une lumière plus vive, et, reprenant désormais la vie de notre chère et illustre sainte au sépulcre vide du Sauveur, nous pouvons en suivre le fleuve sur cette bienheureuse terre de Provence.

CHAPITRE VII

De sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin.

CHAPITRE VII

De sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin.

La persécution du christianisme avait commencé en Jésus-Christ. Elle ne tarda pas de s'étendre autour de son tombeau. Saint Étienne en fut, après son maître, le second martyr, et bientôt celui qui devait être saint Paul la porta jusqu'aux murs de Damas, en attendant qu'il en fût

lui-même une illustre victime. Le sang appelle le sang, et l'on ne s'arrête plus dans cette voie que lorsqu'on est étouffé par ce flot qui monte toujours et qui arrive enfin aux lèvres de ceux qui l'ont formé. Le christianisme recevait son baptême aux mêmes eaux que son fondateur, et ses premiers disciples, dispersés par la croix où ils étaient nés, emportaient au loin la parole qui devait illuminer le monde, et le sang qui devait le purifier. C'était la seconde émigration du genre humain. La première avait fait les peuples, la seconde allait faire l'Église. Qui eût vu ces hommes obscurs sortir de Jérusalem par toutes ses portes et prendre le chemin de tous les vents, les eût pris sans doute pour des voyageurs vul-

gaires. Dieu seul savait alors le secret de son souffle, et la différence qu'il y avait entre ce départ et celui de Babel.

Une barque, entre les autres, quitta ces beaux rivages qui s'étendent du Carmel aux bouches du Nil. Elle portait dans ses flancs étroits la famille de Béthanie, et quelques disciples qui s'étaient joints à sa bénédiction. La main qui dirigeait tous les apôtres conduisait aussi ceux-là, et sous son invisible impulsion cachée par celle des flots, ils abordèrent à une ville qui était dès lors une des portes de l'Europe. Marseille les vit entrer sans connaître le trésor qui descendait avec eux. Qui lui eût nommé Lazare, Marie-Madeleine, Marthe, n'eût rien dit à son oreille, encore moins à son cœur. La gloire

n'était pas née pour le christianisme ; il venait en inconnu, et ceux-là mêmes qui devaient lui dresser des échafauds, pour lui préparer des temples, ne savaient encore ni son nom ni ses œuvres. Sa puissance se dérobait dans son humilité, et la terre passait à côté du ciel sans en avoir le pressentiment.

Des lieux solitaires, des cryptes souterraines virent célébrer dans l'ombre les augustes mystères de la rédemption. Un petit troupeau se forma de ce sang transporté de la Croix par ceux qui l'avaient vu couler. Des matelots peut-être, des artisans, de pauvres femmes composaient cette Église naissant autour du ressuscité de Béthanie. Le temps mûrit cette semence et l'accrut ; Marseille s'émut enfin

au bruit de la nouvelle doctrine, et le sang de Lazare lui donna son premier saint, son premier martyr, et sa première page au livre de vie où elle écrit encore chaque jour.

Quelle fut la part de Marie-Madeleine dans l'apostolat de son frère, on l'ignore. Il n'est resté d'elle, à Marseille, qu'un souvenir, celui d'un autel qui porte son nom dans les caveaux de l'abbaye de Saint-Victor, souvenir vénérable et significatif, puisque ces caveaux sont le plus ancien monument de la foi chrétienne à Marseille, et comme ses catacombes.

C'est à Aix que les traces de sainte Madeleine commencent à grandir; on y voyait encore, dans les premières années

de ce siècle, un oratoire vénéré pour être celui où elle priait avec saint Maximin, le compagnon privilégié de son pèlerinage. Il portait le nom de Saint-Sauveur, et s'élevait dans une nef latérale de la métropole, bien qu'il brisât les lignes de l'architecture, tant était puissante la tradition qui le regardait comme le berceau du christianisme dans la capitale de la Provence. Mais Aix, pas plus que Marseille, n'était le lieu prédestiné où Jésus-Christ attendait son ancienne et fidèle amie pour la faire jouir de *cette part qu'elle avait préferée, et que nul ne devait lui ravir,* selon qu'il l'avait solennellement promis. Cette part, c'était la contemplation dans la solitude.

La solitude existait. Dieu, qui a tout

créé en vue de l'avenir, et qui n'a pas dessiné un rivage, élevé une montagne, arrosé une vallée et creusé une mer sans savoir pour quel peuple ou quelles âmes il travaillait; Dieu, dans la création, avait pensé à Marie-Madeleine, et lui avait fait, en un point de la terre, un asile exprès. Je l'ai décrit dès la première page de ce livre. J'ai nommé avant tout la Sainte-Baume, comme le centre où j'appelais les cœurs chrétiens pour s'y reposer du monde et y vénérer un grand mystère de l'amour de Dieu. Une grâce y attira Marie-Madeleine, la même grâce qui l'avait élue pécheresse, conduite au pied de la croix, et rendue, aux portes de la mort, la première spectatrice de la résurrection du Fils de Dieu. Elle y

vint comme elle était allée à Jésus-Christ, par la même lumière et le même mouvement. Ainsi se peuplèrent les profondes retraites de la Thébaïde ; ainsi saint Antoine découvrit, entre le Nil et la mer Rouge, cette montagne de Kolsim, d'où il régna sur les déserts et sur des générations de cénobites ; ainsi, de siècle en siècle, les saints touchèrent de leurs pieds des sols inconnus, les bénirent, les fécondèrent d'une sueur divine, et y semèrent cette gloire qui survit à tout parce qu'elle n'est pas fille du temps. Marie-Madeleine était de la race de tous ces fondateurs, et, plus près qu'eux du tronc d'où ils sortent tous, elle avait apporté sur la hauteur sacrée de la Sainte-Baume une vertu qui n'a point eu d'égale, pour y

laisser une mémoire qui n'a point eu de tombeau.

Les Lieux-Saints sont au monde ce que les astres sont au firmament, une source de lumière, de chaleur et de vie, et quand on se demande pourquoi Dieu a consacré telle montagne ou telle vallée, autant vaudrait se demander pourquoi il a jeté au sommet du ciel l'étoile immobile qui guide nos fils et nos frères sur les flots de l'Océan. Ah! plût à Dieu qu'ils fussent moins rares, ces lieux où l'amour a vécu! Plût à Dieu que notre cœur trouvât plus souvent sur cette froide terre une cendre où se réchauffer! Mais il en est de ce qui est saint comme de ce qui est grand, et si la grâce est économe comme la nature, sachons du moins re-

connaître ses œuvres et ne pas répudier ses miracles.

Saint Paul disait : *Je sais un homme dans le Christ, il n'y a pas encore quatorze ans, était-ce en son corps, je ne sais, était-ce hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait, qui a été enlevé jusqu'au troisième Ciel; et je sais un homme, était-ce en son corps ou hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait, qui a été enlevé jusqu'au paradis, et qui a entendu de secrètes paroles qu'il n'est pas permis à l'homme de dire* (1). Ce que saint Paul n'a pu dire, personne ne le dira; mais son impuissance même nous en révèle assez; elle nous donne la force de suivre Marie-Madeleine dans sa

(1) IIe Épître aux Corinthiens, chap. XII, vers. 2, 3 et 4.

solitude, et d'y assister sans surprise aux merveilles de sa contemplation. Là donc, séparée des hommes qui avaient crucifié son Sauveur et le Sauveur du monde, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de revoir l'ami divin qu'elle avait perdu. Car l'éloignement ni la mort ne rompent l'amour véritable; il creuse l'âme d'autant plus qu'il est privé d'épanchement au dehors. Et si l'on a vu des vies se flétrir sur le tombeau d'un fils ou d'une épouse, que devait-ce être de Marie-Madeleine, qui avait tenu les pieds du Fils de Dieu, et qui l'avait aimé par-dessus toute amitié de la nature et toute onction de la grâce? Aussi je ne m'étonne pas quand la tradition me raconte que chaque jour, et sept fois par jour, elle était en-

levée de sa grotte au sommet du rocher qui la couvre, pour entendre là ce que saint Paul déclare avoir entendu sans pouvoir l'exprimer.

Saints ravissements! l'homme étranger à Dieu et à son Christ ne vous comprend pas. Attaché à la terre de tout le poids du péché, il ne sait pas ce que Dieu a d'empire sur une âme sainte, et ce qu'une âme sainte a d'empire sur son corps. Il croit à l'attraction des mondes, mais il ne croit pas à l'attraction de Dieu. Laissons-lui cette science qui flatte son orgueil, et pour nous, simples fils de l'Évangile, qui avons vu notre Dieu mourir par amour et retourner au ciel par le même amour, sachons que c'est là notre route, notre espérance, notre avenir éternel, et

rendons grâce à Dieu qui nous a donné dans ses saints, ici-bas même, des exemples de l'extase où nous jettera sa vision.

La Sainte-Baume a été le Thabor de sainte Marie-Madeleine. Plus heureuse que saint Pierre, qui disait au Seigneur le jour de sa transfiguration : *Il nous est bon d'être ici, faisons-y trois tentes,* Madeleine a eu cette tente refusée au prince des apôtres. Elle y a vécu solitaire, entre les pénitences de la grotte et les ravissements de la hauteur. Rien n'est changé là non plus qu'au Thabor. La foi, respectueuse adoratrice de tous les grands souvenirs, habite encore les deux montagnes, et, de leur faîte immaculé, elle regarde en haut le Dieu qui les visita.

Trente ans Dieu donna ce spectacle à ses anges pour en laisser le souvenir à tous les siècles. Trente ans Marie-Madeleine passa de la pénitence à la gloire et de la gloire à la pénitence, réunissant dans cette alternative la double vie qu'elle avait eue, celle de pécheresse et celle d'amie de Jésus. Au fond de sa grotte, derrière une grille vénérée, s'élève un roc où la tradition rapporte qu'elle priait, et qui seul, dans ce lieu partout humide, conserve une pieuse et incorruptible sécheresse. Au dehors, sur la saillie abrupte et la plus haute de la montagne, mais un peu à gauche de la grotte, est le point marqué par la tradition comme celui où Madeleine était enlevée chaque jour. Une chapelle, appelée le Saint-Pilon, en con-

sacre le sol et y attire la vénération des pèlerins.

Vint cependant l'heure où sainte Madeleine devait passer de son extase terrestre et interrompue à l'extase immobile de l'éternité. Elle le sut, et pour la dernière fois, avant de mourir, elle voulut recevoir sous la forme du pain eucharistique le corps et le sang de son Sauveur. Quand on s'appuie au parapet de la terrasse qui est en avant de la Sainte-Baume, on a derrière soi la montagne elle-même, qui court de l'occident à l'orient sur une ligne parallèle à la Méditerranée. En face s'étend une autre chaîne, plus basse et d'un aspect moins âpre, qui semble venir de Marseille, et qui, près de la Sainte-Baume, se termine brusquement par une

pente rapide : c'est le mont Aurélien. Au delà, et comme à l'arrière-garde de l'horizon, se dresse la croupe sauvage et ardue de Sainte-Victoire, cette montagne fameuse au pied de laquelle Marius défit les Cimbres et les Teutons. Ce triple rempart ne laisse aucun passage à l'œil, si ce n'est vers l'orient. Là s'ouvre une plaine vaste et profonde, terminée par les Alpes, mais qui, proche du spectateur, a pour péristyle une autre plaine étroite et circulaire formée par des collines qui descendent à la fois du mont Aurélien, de la Sainte-Baume et de Sainte-Victoire. C'est la plaine de Saint-Maximin, placée, par un singulier contraste, entre les deux faits historiques les plus dissemblables qui soient au monde, entre

le nom de Marie-Madeleine et le nom de Marius. Saint Maximin y avait bâti un oratoire par la même impulsion qui avait conduit Marie-Madeleine à la Sainte-Baume. Tous les deux, l'un dans la montagne, l'autre dans la plaine, pouvaient apercevoir la retraite où Dieu les avait rapprochés sans les distraire.

Lors donc que l'habitante d'en haut sentit venir l'heure de son rappel, elle fut, dit la tradition, portée par les anges au bord de la voie Aurélienne, au point où cette voie coupait la route qui mène encore de la Sainte-Baume à Saint-Maximin. Un pilier célèbre, appelé le Saint-Pilon, rappelle au voyageur cette mémorable circonstance du passage de la sainte. On l'y voit au sommet, soutenue

par des anges qui semblent la transférer d'un lieu à un autre. A quelques pas de là s'élevait le modeste oratoire de saint Maximin, près du bourg qui est appelé *Tegulata* dans l'itinéraire d'Antonin. L'évêque y attendait l'amie de son Maître; il l'y reçut, lui donna la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et, prise du sommeil de la mort, elle s'endormit en paix. Saint Maximin déposa son corps dans un tombeau d'albâtre, et lui-même y prépara sa sépulture, en face du monument où il avait enseveli les reliques qui devaient appeler sur ce coin du monde ignoré une immortelle illustration.

Telle est la croyance des peuples et la croyance de l'Église; tels la tradition,

l'histoire, le langage des lieux et des temps, et jamais plus de gloire ne donna plus d'autorité aux miracles de Dieu dans une âme. Nous allons voir en effet sur ce tombeau une suite d'événements qui, à eux seuls, seraient une démonstration qu'il y a là, sous la pierre, un admirable objet de la Providence et de la prédilection de Dieu.

Tout lieu saint doit avoir une garde qui le préserve de la profanation et de l'oubli. C'est une loi du monde surnaturel. Mais aux premiers jours de l'Église, lorsque la persécution sévissait contre elle de toutes parts, c'était beaucoup qu'elle eût des cryptes, des catacombes, des tombeaux. Là, sous terre, elle cachait le sang de ses martyrs, et une ob-

scure piété veillait seule sur ce dépôt mystérieux. Quelques peintures mal tracées, quelques mots mal écrits soutenaient dans ces solitudes le souvenir vigilant des fidèles, et tandis que les Césars environnaient leurs crimes d'une éclatante immortalité, les chrétiens, ensevelis sous leurs palais, élevaient à des vertus inconnues l'humble airain d'une tranquille mémoire. Mais vint enfin le siècle où se dissipèrent les ombres du Christ. Sorti victorieux de cet autre sépulcre, il apparut avec ses saints au monde étonné de le voir. Les cryptes s'ouvrirent, les catacombes s'illuminèrent, les tombeaux devinrent des temples, et une garde plus sûre que celle qui veillait au seuil du Capitole ou du Palatin, se rangea autour

de ces gloires nouvelles pour en attester l'origine et en perpétuer l'antiquité. Ainsi en fut-il du rocher de la Sainte-Baume et de la sépulture de sainte Madeleine. Dès le IVe siècle, un souffle de l'Orient avait apporté dans les Gaules le renom et les règles des solitaires de la Thébaïde. Saint Martin à Tours, saint Honorat aux îles de Lérins, le prêtre Cassien à Marseille, avaient été les premiers promoteurs de la vie cénobitique parmi nous. Cassien, le dernier venu des trois, avait visité les monastères d'Égypte, et retracé dans des écrits célèbres leurs institutions et leurs mœurs. De retour à Marseille, sa patrie, il y avait fondé l'abbaye de Saint-Victor, sur les cryptes mêmes où saint Lazare avait son tombeau. Mais, amoureux de la

solitude, où il avait vu tant de grands spectacles, il ne tarda pas à chercher un asile où il pût fuir quelquefois le bruit des flots et des hommes. La Sainte-Baume devait naturellement toucher son cœur, et rien sans doute ne pouvait lui rappeler davantage ses admirations du Nil. Il y vint donc avec quelques-uns des siens, et y plaça cette garde qui, pendant mille ans, du IVe au XIIIe siècle, fut fidèle au souvenir et aux reliques que la Providence lui avait confiées. Établis en même temps à la Sainte-Baume et à Saint-Maximin, au lieu de l'extase et au lieu de la sépulture, les religieux Cassianites se montrèrent dignes du choix qui avait été fait d'eux pour ce double monument de la grâce divine.

On voit encore aujourd'hui, un peu au-dessous de la Sainte-Baume, vers l'orient, un hermitage appelé l'ermitage de Cassien, et tout proche une fontaine d'eau vive appelée aussi la fontaine de Cassien. La montagne qui domine cette retraite sauvage porte le même nom. Les pâtres qui errent avec leurs troupeaux dans les sites escarpés d'alentour n'ont pas d'autre manière de désigner la montagne, l'ermitage et la fontaine. Ils ne savent qui est Cassien, mais ils répètent son nom au voyageur, et l'écho fidèle à la tradition le redit après eux, sans en savoir plus qu'eux.

Au commencement du VIIIe siècle, les Sarrasins se jetèrent sur la Provence, et y semèrent par intervalles une dévastation

qui eut un cours de trois cents ans. Les Cassianites, tremblants pour les reliques de sainte Madeleine, firent disparaître sous un amas de sable et de terre la crypte qui les contenait, et préparèrent ainsi sans le vouloir une future et magnifique révélation de la sainte. Non contents d'avoir dissimulé aux yeux et comblé la sépulture, ils poussèrent la précaution jusqu'à en troubler l'ordre intérieur. Le corps de sainte Madeleine avait été placé au fond de la crypte, à gauche, dans un tombeau d'albâtre, et celui de saint Maximin, sur la droite, en face de l'autre. Depuis, un troisième et un quatrième tombeau s'étaient ajoutés aux monuments primitifs. Sidoine, évêque d'Aix, avait voulu être enseveli dans la crypte à côté du fonda-

teur de son Église, et on l'y avait déposé à droite en entrant. A l'opposite, et par conséquent à gauche, du côté de sainte Madeleine, un autre marbre avait reçu des reliques que l'on appelait des *saints Innocents,* soit qu'elles eussent été apportées de Palestine, soit que ce fussent simplement les corps d'enfants morts en bas âge avec la grâce du baptême. Or les Cassianites, afin de mieux dérober aux recherches le dépôt si précieux qui leur avait été commis, le transportèrent, de l'albâtre célèbre où il reposait, dans le tombeau de saint Sidoine dépouillé auparavant des restes de cet évêque, et ils y placèrent deux inscriptions qui devaient témoigner un jour de la vérité du corps de sainte Madeleine.

Ce jour n'était pas proche. Près de six siècles s'écoulèrent sur ces actes d'une piété craintive. Les ravages des Sarrasins se prolongèrent au delà de tout ce qu'on avait prévu, et, lorsqu'ils cessèrent enfin, la mémoire s'était abolie du lieu où gisait précisément la dépouille de la sainte. On savait qu'elle était sous le pavé de la basilique, on l'y vénérait; mais aucune autorité, aucune main ne se leva pour la tirer de l'ombre accumulée sur elle par le temps. Dieu le permettait pour rendre plus éclatante sa réapparition, et aussi pour donner en attendant au culte de l'amie de son Fils un éclat qui allait remplir la France, l'Europe et l'Asie.

C'était l'ère des croisades. Un bruit contemporain de leur origine s'était ré-

pandu peu à peu autour de l'abbaye de Vézelay, en Bourgogne. Cette abbaye, fondée au IXe siècle par Gérard de Roussillon, comte et gouverneur de Provence, avait été longtemps sans renommée. Vers la fin du XIe siècle, soit qu'il y eût bonne foi, soit qu'il y eût industrie, on vint à entendre et à redire que le corps de sainte Madeleine, enlevé de Saint-Maximin par Gérard de Roussillon, reposait dans l'enceinte de l'abbaye, sous le maître-autel. Ce bruit ayant pris de la fermeté, l'évêque d'Autun, de qui ne dépendait pas l'abbaye, placée sous la juridiction immédiate du Saint-Siége, mais qui était cependant l'évêque diocésain, crut que son devoir était d'interdire le pèlerinage qui commençait à se former sur une persua-

sion qu'il ne partageait pas. Il y eut appel au Saint-Siége. Le souverain Pontife, Pascal II, cassa l'ordonnance de l'évêque par une bulle datée de 1203, autorisa le pèlerinage, et y convia toutes les classes du peuple français. Ce fut un mouvement dont il est difficile de se faire une idée. On eût dit que toute la France courait à Vézelay, et ce lieu devint si grand dans l'opinion et la piété publiques, que Louis VII s'y rendit avec saint Bernard en 1147 pour y prêcher la seconde croisade. Une multitude de seigneurs et de chevaliers y prirent la croix sous l'impression que leur avait causée l'éloquence du saint abbé de Clairvaux. Dès lors le culte de sainte Madeleine se lia étroitement à l'enthousiasme des croisades. Pénitents dévoués à la dé-

livrance du saint Sépulcre pour le rachat de leurs fautes, les croisés trouvaient naturellement dans Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, une protectrice de leurs armes, et ils ne pouvaient porter à ce sépulcre profané un nom plus digne de lui que le nom et le souvenir de la femme qui avait tant aimé Jésus-Christ, et qui avait mérité de le voir la première, à la porte même de son tombeau, glorifié par la résurrection. L'Europe rendait ainsi à l'Asie ce trésor qu'elle en avait reçu; Marie-Madeleine revenait à Béthanie sous les drapeaux de la chrétienté, et son nom, mêlé aux acclamations de la victoire ou au martyre de la défaite, rappelait à nos chevaliers tous les mystères dont elle avait été le témoin, et dont ils retrou-

vaient eux-mêmes sur leurs champs de bataille la trace douloureuse et la trace triomphante.

En 1190, Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion se donnèrent rendez-vous à Vézelay pour y préparer la troisième expédition de Terre-Sainte. Les mêmes sentiments y produisirent les mêmes effets. Plus tard enfin, lorsque saint Louis était à la veille de s'acheminer pour la seconde fois vers l'Orient, en 1267, il vint à Vézelay y clore l'ère des croisades et y rendre à sainte Madeleine un hommage qui était le dernier qu'elle dût recevoir dans un lieu qui n'était pas le sien. Car, malgré l'affluence des pèlerins et la célébrité des scènes qui s'étaient passées là, le temps n'avait pas confirmé l'erreur qui

en était le principe. On se souvenait toujours de la protestation de l'évêque d'Autun, et l'on se demandait sur quelles preuves était assise la croyance que le corps de sainte Madeleine avait été transporté de Saint-Maximin à Vézelay. On trouve un indice remarquable de cette disposition des esprits dans le voyage que saint Louis, au retour de sa première croisade, en 1254, accomplit à Saint-Maximin et à la Sainte-Baume, et qui est ainsi raconté dans sa vie par le sire de Joinville : « Après ces chouses, le roi se « partit d'Yères et s'en vint à la cité d'Aix « en Prouvence, pour l'onneur de la be- « noite Magdaleine, qui gisoit à une petite « journée pres, et fusmes au lieu de la « Basme, en une roche moult hault, là

« où l'on disoit que la sainte Magdaleine « avait vesqu en hermitage longue es- « pace de temps. » Il était impossible que le sire de Joinville ne connût pas les prétentions de l'abbaye de Vézelay, et cependant il dit sans hésitation que le corps de sainte Madeleine *gisoit à une petite journée* près d'Aix.

Le secret de Dieu ne pouvait plus longtemps demeurer obscur. L'erreur de Vézelay avait exalté sainte Madeleine, et lié sa mémoire à celle du plus grand mouvement militaire et religieux qui se soit vu dans le monde. Elle avait aussi donné une consécration solennelle à la certitude de de sa venue en Provence et de sa sépulture à Saint-Maximin. Restait à renouer dans Saint-Maximin même la chaîne de

cette gloire, et à rendre enfin à la piété de l'univers et à sa vue les reliques incontestées de l'illustre pénitente. Il y fallait des mains pures, un cœur connu de Dieu et des hommes, une autorité souveraine, des témoignages éclatants de vérité, et nous allons voir en effet que la Providence y avait pensé de loin.

Saint Louis avait un neveu, né de son frère Charles d'Anjou, roi de Sicile et comte de Provence. Ce neveu, qui s'appelait aussi Charles, et qui, après la mort de son père, fut roi de Sicile et comte de Provence sous le nom de Charles II, avait pour sainte Madeleine une tendresse qu'il tenait de sa race, et qui, quoique commune à toute la chevalerie française, était en lui au plus haut degré d'ardeur et

de sincérité. N'étant encore que prince de Salerne, Dieu lui inspira la pensée de pénétrer enfin le mystère qui couvrait depuis six siècles la sépulture de celle qu'il aimait par amour de Jésus-Christ. Il se rendit à Saint-Maximin, sans faste, avec quelques gentilshommes de sa suite, et après avoir interrogé les religieux et les vieillards, il fit ouvrir la tranchée dans la vieille basilique de Cassien. Le 9 décembre 1279, après des efforts infructueux jusque-là, lui-même, dépouillé de sa chlamyde, prit un hoyau, et creusa la terre avec les ouvriers. Bientôt on heurta la pierre d'un tombeau. C'était celui de saint Sidoine, à droite de la crypte. Le prince ordonne qu'on soulève l'entablement, et le parfum qui s'en exhale aussitôt, l'aver-

tit que la grâce de Dieu est proche. Il se penche un instant, fait refermer le sépulcre, le scelle de son sceau, et convoque les évêques de Provence pour assister à la reconnaissance des reliques.

Neuf jours après, le 18 décembre, en présence des archevêques d'Arles et d'Aix, de plusieurs autres prélats et de gentilshommes, le prince fit rompre les sceaux qu'il avait apposés au sarcophage. Le sarcophage fut ouvert, et la main du prince, en écartant la poussière qui couvrait les ossements, rencontra un objet qui se rompit de vétusté entre ses doigts. C'était un morceau de liége d'où s'échappa une feuille de parchemin d'une écriture encore lisible. Elle contenait ce qui suit : *L'an de la nativité du Seigneur* 710, *le sixième*

jour du mois de décembre, sous le règne d'Eudes, très-pieux roi des Français, au temps des ravages de la perfide nation des Sarrasins, le corps de la très-chère et vénérable **Marie-Madeleine** *a été très-secrètement et pendant la nuit transféré de son sépulcre d'albâtre dans celui-ci, qui est de marbre, et d'où l'on a retiré le corps de Sidoine, afin qu'il y soit plus caché et à l'abri de ladite perfide nation.*

Le roi Eudes nommé dans l'inscription était Eudes d'Aquitaine, qui se déclara indépendant lorsque Pépin le Bref se fut emparé du royaume d'Austrasie, et qui gouverna souverainement la France au midi de la Loire.

Acte de l'inscription et de la manière dont elle avait été découverte fut dressé

par le prince, les archevêques et les évêques présents, et Charles, au comble de la joie, après avoir scellé de nouveau la tombe, convoqua pour le 5 mai de l'année suivante une assemblée de prélats, de comtes, barons, chevaliers, magistrats, tant de Provence que des pays voisins, pour assister à la translation solennelle des reliques qu'il venait en quelque sorte de ressusciter, ou du moins de soustraire aux obscurités d'une longue suite de siècles. La renommée en publiait des circonstances miraculeuses, et le 12 mai 1280, une multitude considérable de grands et de peuple se trouva debout au tombeau de sainte Marie-Madeleine. C'était la première fois que la gloire prenait autour de son corps de royales proportions.

Enseveli dans l'albâtre, sous une crypte modeste, il avait traversé l'âge des persécutions et celui de la barbarie, toujours vénéré et toujours aimé, mais sans qu'aucune pompe répondît à cette vénération et à cet amour; et les précautions mêmes prises pour le sauver avaient fini par lui creuser dans la mémoire des hommes un tombeau plus profond que celui où il reposait. Maintenant l'or et les pierres précieuses vont succéder à l'albâtre, une basilique de premier ordre à l'humble oratoire de Saint-Maximin, un monastère célèbre au cloître étroit des Cassianites; les rois et les pontifes viendront à cette sépulture en si grand nombre, que les pas des évêques et des grands seigneurs ne s'y compteront plus, et, après le tom

beau de Notre-Seigneur et de son apôtre saint Pierre, il n'y aura pas dans le monde un tombeau comparable à celui de Marie-Madeleine.

Une troisième fois donc, en présence d'une illustre et nombreuse assemblée, le prince de Salerne fit ouvrir le monument qui avait été scellé, et dont les sceaux furent reconnus intacts. Le chef de la sainte était entier, sauf l'os maxillaire inférieur, qui manquait; la langue subsistait, desséchée mais inhérente au palais; les membres ne présentaient à l'œil que des ossements dépouillés de leur chair, mais un parfum suave enveloppait ces restes rendus à la lumière du jour et à la piété des âmes. On les souleva de leur couche de poussière pour les vénérer de

plus près, et tous les regards s'attachaient à ce front qui s'était posé sur les pieds de Notre-Seigneur, à ces cavités vides qui avaient été remplies des plus belles larmes qui fussent jamais tombées devant Dieu, à cette langue qui avait parlé de Jésus-Christ à Jésus-Christ, à ces os qui s'étaient ployés devant lui et l'avaient adoré, à tout cet être mort que la foi ressuscitait et dont elle ressuscitait en même temps les actions. Une gloire éternelle avait été promise à Marie-Madeleine par une bouche infaillible, et cette gloire, tout le monde la voyait, la sentait, la respirait en soi et dans les autres. Treize siècles avaient passé sur ce corps, et il était là; il était là sans voix, sans vie, sans âme, et pourtant immortel. On regardait après avoir

regardé, et l'onction du christianisme remplissait toute cette scène en pénétrant les acteurs et les témoins d'une ineffable ascension vers Dieu.

On savait déjà qu'un signe particulier et tout à fait divin avait été reconnu au front de Madeleine. C'était une particule de chair mobile et transparente qui brillait à la tempe gauche, sur la droite, par conséquent, du spectateur, et qui avait inspiré à tous au même instant, par un acte de foi unanime, que c'était là, là même, à cet endroit béni, que le Sauveur avait touché Madeleine lorsqu'il lui avait dit après sa résurrection : *Noli me tangere*, — *Ne me touche pas.* Il n'y en avait aucune preuve. Mais que pouvait-on croire en voyant à cette place une trace de vie

aussi palpable, et qui avait opiniâtrément résisté à treize siècles de sépulture? Le hasard n'a pas de sens pour le chrétien, et là où la nature est évidemment blessée dans ses lois, il remonte aussitôt à la cause suprême, à cette cause qui n'agit jamais sans motifs, et dont les motifs se révèlent aux cœurs qui n'en repoussent pas la lumière. Le langage a conservé l'impression de ceux qui virent les premiers ce point de vie demeuré au corps de Marie-Madeleine, et on l'appelle encore aujourd'hui le *Noli me tangere:* nom sublime, parce qu'il a été créé par la foi pour une pensée digne d'elle. Cinq siècles après cette première translation, le *Noli me tangere* subsistait encore à la même place, avec les mêmes caractères, et une

députation de la cour des comptes d'Aix, composée du premier président, d'un avocat général et de deux conseillers, en faisait la reconnaissance authentique. Il ne se détacha qu'en 1780, à la veille d'un temps qui ne devait épargner aucun souvenir et aucune relique, et encore, à ce moment-là même, les médecins appelés en témoignage par la plus haute magistrature du pays, constataient que le *Noli me tangere* avait été adhérent au front par la force même d'une vie qui s'y était conservée.

Charles fit trois parts du corps de sainte Madeleine : le chef, qui représentait par excellence le cœur de la sainte; un os du bras droit avec lequel elle avait répandu le parfum sur les pieds de Notre-Seigneur;

enfin les autres membres qui ne répondaient à aucune pensée particulière. Par ses soins, la première de ces reliques fut enfermée dans un buste d'or, la face couverte d'un masque de cristal et celui-ci d'un masque d'or mobile. Le père du prince, Charles Ier d'Anjou, envoya de Naples sa propre couronne, qui était aussi d'or enchâssée de pierreries, pour qu'elle reposât à jamais sur le chef de la sainte. La seconde relique, l'os du bras droit, fut déposée dans un reliquaire d'argent doré, qui était lui-même en forme de bras porté sur un piédestal que soutenaient quatre figures de lions. Les autres membres furent transférés et scellés dans une châsse d'argent. Une piété ingénieuse avait ainsi gradué l'honneur sans diviser la gloire.

Il ne faut pas oublier que, dans le cours de la translation, pendant que l'on prenait les ossements un à un, on avait découvert une seconde inscription gravée sur une tablette de bois qu'enveloppait un globe de cire. Elle portait ces simples mots : *Ici est le corps de sainte Marie-Madeleine.*

Le premier pas était fait dans la royale glorification de ce très-saint corps. Il était sorti de terre victorieux des siècles, avec une certitude qui défiait toute incrédulité, et une pompe qui annonçait les progrès de la foi et de l'amour dans le cœur des hommes. Un prince du sang de saint Louis avait creusé le sol de ses propres mains pour le découvrir, des évêques l'avaient touché avec crainte, un roi lui

avait envoyé sa couronne; l'or, l'argent, les pierres précieuses travaillées avec art lui servaient désormais de couche et d'ornement; un peuple innombrable avait salué sa réapparition, et d'un bout à l'autre de la chrétienté le bruit en avait ému tous les amis de celui qu'elle avait aimé. Mais il fallait que Rome, qui est la source de la gloire comme de la vérité, consacrât par ses suffrages ce solennel triomphe. Charles y pensait, lorsque les malheurs de sa famille et les siens propres vinrent mettre obstacle à ses pieux désirs. Prisonnier de l'Espagne pendant six années, appelé au trône par la mort de son père lorsqu'il était encore captif, longtemps il ne put qu'attendre de meilleurs jours. Libre enfin, il se rendit à Rome

C'était Boniface VIII, un ami de sa famille, qui occupait le Siége apostolique. Il lui présenta les deux inscriptions autographes trouvées dans le tombeau de sainte Madeleine et attachées à un acte qui en attestait l'authenticité sous la signature d'un grand nombre de prélats. Il ouvrit aussi devant lui le buste d'or qui renfermait le chef de la sainte, et le souverain Pontife put voir de ses yeux le signe extraordinaire de vie que la mort y avait laissé. Comme nous l'avons dit, l'os maxillaire inférieur manquait à la relique. Boniface le remarqua, et, se souvenant que l'on conservait à l'église Saint-Jean-de-Latran, sous le nom de sainte Madeleine, un ossement de ce genre, il ordonna qu'il fût apporté. Les deux reliques mises en pré-

sence et rapprochées, elles s'adaptèrent l'une à l'autre avec une exactitude si parfaite, qu'il ne put rester aucun doute qu'elles n'appartinssent à la même personne et à la même tête.

Touché de ce qu'il avait vu, Boniface VIII émit, sous la date du 6 avril 1295, une bulle dans laquelle il reconnaissait comme véritable l'invention du corps de sainte Madeleine, et autorisait Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, qui en avait eu le mérite, à transférer le monastère de Saint-Maximin de l'ordre des Cassianites à celui des Frères-Prêcheurs. Cet ordre nouveau dans l'Eglise jetait un grand éclat, et Charles le jugea capable de répondre au dessein qu'il avait conçu d'édifier à Saint-Maximin, sur

l'emplacement même de l'ancien oratoire, une basilique digne de recevoir et de garder le trésor dont il venait d'enrichir la chrétienté. C'était le dernier honneur qui manquât dans le monde à sainte Madeleine, et le plus grand de tous, puisqu'il est le plus magnifique et le plus populaire. L'éloquence et la poésie sont moins sujets à périr qu'un monument ; mais l'une et l'autre ne parlent qu'aux esprits cultivés, dans des livres toujours rares, et qui n'arrivent qu'en des mains privilégiées. Le monument s'adresse aux yeux comme au cœur de tous. Le pauvre y a sa place aussi bien que le riche ; l'homme simple peut l'admirer autant que l'artiste. Aussi toute grande pensée chercha toujours à s'exprimer par un grand monu-

ment, et de la tour de Babel au temple de Salomon, du temple de Salomon à la basilique de Saint-Pierre, on a vu les peuples se créer dans le marbre ou le granit une représentation la plus mémorable possible de leur amour et de leur foi. Il convenait donc que l'amie de Jésus-Christ eût quelque part sur la terre un temple digne d'elle, et il ne pouvait mieux s'élever que là où avait été sa sépulture pendant treize siècles, là où la piété venait de retrouver son corps, et proche de la montagne où elle avait consommé sa vie dans les plus hauts mystères de la contemplation.

Dès l'année 1295, Charles en fit tracer le plan et commencer les travaux. Il avait la forme d'une basilique, c'est-à-dire

d'un édifice à trois longues nefs sans croix, parce que c'était la forme de l'oratoire primitif qu'il devait remplacer; mais en même temps on lui imprima, dans tous les détails de sa structure, le caractère d'un vaisseau gothique, afin qu'il fût une image fidèle de deux temps, les temps antiques et les temps nouveaux. Charles II n'acheva point, malgré ses ardentes libéralités, le monument où il avait mis son cœur; ce fut l'œuvre de toute sa race pendant deux siècles, et lorsque l'avant-dernier de ses successeurs au comté de Provence et au royaume de Naples, le bon roi René, mourut, en 1480, il eut le bonheur de voir l'église et le monastère à peu près terminés, tels qu'ils sont aujourd'hui. C'était aussi le

terme marqué par la Providence à la maison souveraine d'Anjou, comme si elle n'eût été appelée au trône que pour donner à sainte Marie-Madeleine tout le lustre qu'une piété et une munificence transmises de règne en règne, pendant de longues générations, pouvaient lui communiquer. Il n'y eut aucun prince de cette maison qui ne visitât, dans des fortunes diverses, la Sainte-Baume et Saint-Maximin, ne confirmât les priviléges et ne mît la main à l'achèvement de la basilique. Elle s'éleva enfin, après deux cents ans d'efforts souvent traversés, telle que la postérité la voit encore, monument d'un art sévère et simple, où la grâce s'unit à la grandeur, et qui, dans cette plaine solitaire, au pied de ces monts ardus,

entre ces habitations pauvres et peu nombreuses, paraît un vaisseau échoué par hasard et attendant la main puissante qui le lancera sur les flots. Les flots sont venus, en effet, ils sont venus des peuples agités jusque dans leurs profondeurs; les révolutions, après les rois et les papes, ont visité la basilique de Sainte-Madeleine, et ces coups de tonnerre qui avaient abattu les trônes n'ont grondé sur l'humble amie des pieds du Sauveur que pour respecter son toit. Béthanie n'est plus; mais Jésus-Christ a rendu à Madeleine la maison qu'elle avait perdue, et l'un et l'autre, le Maître et le disciple, le Dieu aimé et la femme qui aimait, habitent ensemble à Saint-Maximin, comme autrefois sur les coteaux de la montagne des

Oliviers. Marseille est la Jérusalem de ce nouveau Béthanie, et la France en est la Judée plus grande et plus fidèle.

Je dis la France; car ce fut elle qui hérita de la Provence, et avec elle de sainte Madeleine. On eût pu craindre que cette dernière partie de l'héritage ne fût négligée, et que nos rois ne comprissent pas le don que la Providence leur avait fait. Il n'en fut rien. Louis XI, le premier qui unit la couronne des Capétiens à celle des comtes de Provence, donna l'exemple d'une vénération sans bornes pour sainte Madeleine. Il la traita comme une fille de France, et légua à ses descendants son pèlerinage comme le pèlerinage propre de la monarchie française. Charles VIII et Louis XII se firent gloire de l'imiter.

Anne de Bretagne, femme de l'un et de l'autre, visita Saint-Maximin et la Sainte-Baume, et se fit représenter sous la forme d'une statuette d'or, au pied du reliquaire qui contenait le chef de sainte Madeleine. François Ier, après la bataille de Marignan, s'y rendit en action de grâces, avec sa mère, sa femme et sa sœur. Il fit réparer à la Sainte-Baume l'hospice des étrangers, et voulut que l'on y construisît trois chambres pour les trois premières personnes de la cour; ces appartements prirent le nom de *chambre du roi, chambre de la reine, et chambre du Dauphin*. Celle du roi était dans l'intérieur même du couvent habité par les religieux. Le même prince orna d'un portique l'entrée de la grotte. Ses successeurs Charles IX et

Louis XIII l'y suivirent et y retrouvèrent ces traces de sa munificence royale; Louis XIII y vint en 1622, à la suite du siége de Montpellier et de la soumission des hérétiques du Languedoc.

Le dernier roi de France qui fit le pèlerinage des Saints-Lieux de Provence fut Louis XIV. Il arriva à Saint-Maximin le 4 février 1660, avec sa mère, Anne d'Autriche, et monta le lendemain jusqu'à la Sainte-Baume et au Saint-Pilon. Au retour, il présida à la translation du corps de sainte Madeleine dans une urne de porphyre qui avait été envoyée de Rome par le général des Frères-Prêcheurs, et qui fut placée sur le maître-autel, après que la châsse qu'elle devait contenir eût été ouverte, refermée et scellée en présence

du roi. Ainsi, au moment où la monarchie atteignait son plus haut point de splendeur et inscrivait un des siècles de France parmi les grands siècles du monde, elle vint, en la personne du roi qui eut le bonheur de donner son nom à cette ère mémorable, s'incliner devant les restes de l'humble pénitente de Béthanie et y laisser un rayon de cette majesté qui s'appelle encore et s'appellera toujours le siècle de Louis XIV.

Que restait-il à faire pour accomplir la promesse de Jésus-Christ? Il y avait seize siècles qu'une barque avait amené Marie-Madeleine sur le sol de France, et depuis ce temps une succession prodigieuse de choses avait, l'une après l'autre, confirmé et accru la magnificence de son culte. La

Sainte-Baume, où Jésus-Christ avait repris avec elle les entretiens interrompus au Saint-Sépulcre, était devenue l'une des montagnes célèbres par la visite de Dieu. Elle avait reçu près de là, des mains d'un évêque apostolique, une sépulture qui ne fut jamais oubliée, et le vase d'albâtre où avait été déposé son corps, plus durable que celui dont elle avait répandu le parfum sur les pieds du Sauveur, ne rencontra dans le temps et dans les hommes que l'immortalité du respect. Il subsiste encore dans la même terre et sous le même ciel. Une garde sainte lui fut donnée dès que les persécutions finies permirent à la piété de se tenir debout et visible à la porte des grands tombeaux. Quand l'Europe se leva pour reconquérir le pre-

mier de ces tombeaux, celui près duquel avait veillé Marie-Madeleine elle-même, la chevalerie chrétienne la prit pour dame de sa confiance, et son nom, porté dans le cœur des croisés, vint mourir sur leurs lèvres aux champs de bataille d'un surnaturel honneur. Toute une race de princes fut enfin consacrée à son service. Le premier d'entre eux découvrit son corps, caché longtemps par crainte des barbares, et le rendit à la lumière plus splendide qu'il n'avait jamais été. Les cicatrices de l'amitié d'un Dieu apparurent vivantes sur son front, et d'indicibles larmes tombèrent à son aspect des yeux les plus dignes d'en verser. Une basilique illustre par sa grandeur et sa beauté s'éleva sur ces reliques bien-aimées, rendues plus

chères par l'absence, et l'on vit les rois et les papes s'y succéder à l'envi. Un seul jour y compta cinq rois (1); un siècle y amena huit papes (2). Quand elle fut achevée, le sang de saint Louis, qui avait donné au tombeau de Madeleine des comtes de Provence et des rois de Sicile, lui donna enfin des rois de France. La première monarchie du monde devint la protectrice et la cliente de l'amie de Jésus-Christ, et lorsque, parvenue au faîte des grandeurs humaines, elle était à la

(1) En 1322 : Philippe de Valois, roi de France; Alphonse IV, roi d'Aragon; Hugues IV, roi de Chypre; Jean de Luxembourg, roi de Bohême; Robert, roi de Sicile.

(2) Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, Clément VII, Benoît XIII.

veille de subir une catastrophe aussi étonnante que sa fortune passée, il vint un roi plus grand que les autres pour les représenter tous, et celui-là, fils de la gloire et de la piété de ses pères, apporta au tombeau qu'ils avaient honoré le dernier hommage de la France.

Était-ce bien le dernier? on pouvait le croire. Un scepticisme moqueur s'était emparé des esprits, et une révolution inouïe allait renverser sous ses pieds, avec le trône de France, le trône même de Dieu. Mais tandis que les plus vénérés sanctuaires n'échappaient pas à la tempête, une protection spéciale couvrit le monastère et la basilique de Saint-Maximin. Un homme inconnu, dont le nom devait bientôt grandir au delà de toute

mesure, le frère d'un jeune capitaine destiné à rouvrir un jour les temples et à remplir le monde des surprises de sa gloire, Lucien Bonaparte, fut le sauveur des deux monuments élevés par la foi des princes et des peuples à l'amour de Marie-Madeleine. Pas une pierre ne tomba de leur masse respectée, pas un autel n'y fut détruit, pas un tableau ne disparut de leurs murs; et lorsque la colère divine, apaisée par tant de malheurs, se retira de nous, la France étonnée retrouva debout l'œuvre des neveux et des fils de saint Louis, ayant à son frontispice le nom d'une nouvelle race et le commencement d'une autre histoire. Les reliques mêmes de sainte Madeleine n'avaient pas péri; le chef et l'os de son bras droit, pieusement

recueillis par une main fidèle, furent authentiquement reconnus, et si l'or et les pierres précieuses manquaient à ce trésor, la grâce de Dieu, manifestée par tant de merveilles, subsistait plus vive que jamais. Moins heureuse, la Sainte-Baume avait subi les outrages d'une implacable dévastation; il n'y restait que le rocher même et une partie de sa forêt. Réparée une première fois, ravagée de nouveau en 1815, elle fut enfin bénite solennellement au mois de mai 1822, le lundi de la Pentecôte, en présence de plus de quarante mille hommes, accourus à ce spectacle qui témoignait si hautement de l'impuissance des ruines contre Dieu. Du haut de la terrasse qui est en avant de la Sainte-Baume, l'archevêque d'Aix leva ses mains

avec la sainte hostie sur la multitude qui couvrait la plaine et la forêt, et le signe de la croix tomba au milieu d'un silence absolu sur ces lieux et ces hommes qui retrouvaient ensemble et encore une fois Jésus-Christ vainqueur du monde. Une acclamation immense, sortie de quarante mille bouches, succéda tout à coup au silence religieux de la bénédiction, et les siècles, ranimés par ce cri de foi, purent entendre, dans l'éternité où ils retournent tous, l'écho profond de cette fête donnée par tant d'âmes à l'âme de Marie-Madeleine (1).

(1) La restauration de la Sainte-Baume fut due principalement à M. de Villeneuve-Bargemont, préfet des Bouches-du-Rhône, et à M. Chevalier, préfet du Var.

Quand l'étranger descend le fleuve qui divise Paris, il rencontre une place dont l'étendue et les monuments appellent ses méditations. D'un côté, c'est le palais des rois de France, et en face de lui, à l'extrémité d'une longue avenue, un arc de triomphe militaire. Dans une seconde perspective qui coupe la première en forme de croix, deux temples se correspondent l'un à l'autre : l'un, qui est celui des lois; l'autre, qui est celui de Dieu. Au centre, se dresse un obélisque égyptien, mais qui disparaît sous un monument invisible présent à tous les esprits, l'échafaud de Louis XVI. Toute la France est sur cette place : royauté, gloire des armes, liberté, religion, révolution. Or, si l'on s'approche du temple qui est comme la part de Dieu

dans cette représentation de la patrie, on y lira cette inscription : *Au Dieu très-bon et très-grand, sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine.* Marie-Madeleine est là, sous les yeux de la France et du monde, au XIXe siècle du Christ, et ce lieu triomphal qu'elle occupe, un conquérant, un homme élevé par la fortune au sommet des choses humaines, l'avait destiné à recevoir, en marbre, en bronze, en or, le nom de ses batailles et l'image de ses soldats. Il devait présider lui-même, dans une sorte d'apothéose, à ce panthéon de sa personne, et il l'avait appelé d'avance, par une témérité de l'orgueil, *le Temple de la Gloire.* A sa place, lui tombé tout à coup, est venue l'humble pénitente qui lavait de ses larmes les pieds de Jésus-

Christ; on la voit au fronton du monument, agenouillée comme autrefois devant son Maître, et à l'intérieur, sous une voûte splendide, elle apparaît portée par les anges dans l'enivrement de l'extase qui fut, dès ici-bas, le prix de son amour.

Par une délicatesse infinie de la Providence, ce temple ne contient pas seulement la gloire de Madeleine, il possède aussi une part de sa dépouille mortelle, singulièrement échappée à ce qui devait en périr. En 1785, l'infant d'Espagne, Ferdinand, duc de Parme, voulut avoir pour sa chapelle une portion des saintes reliques. Louis XVI, auquel il avait communiqué son désir, ordonna aux religieux de Saint-Maximin de le satisfaire, et l'urne de porphyre où Louis XIV avait

transféré l'ancienne châsse, ayant été ouverte avec les précautions et les solennités requises, le prieur en enleva un ossement considérable qu'il porta lui-même au duc de Parme. Or, en 1810, ce trésor fut, avec beaucoup d'autres, apporté à Paris à la suite de nos conquêtes, et, après avoir passé des mains d'un cardinal exilé à celle de la vénérable Mme de Soyecourt, supérieur des Carmélites de la rue de Vaugirard, il fut enfin cédé à Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, qui en fit don à l'église Sainte-Madeleine.

Ainsi, des trois parts que Charles II d'Anjou avait faites de ces grandes reliques, savoir : le chef, un os du bras droit, puis le reste des ossements, les deux premières furent sauvées de la ré-

volution, et n'ont pas quitté Saint-Maximin. La troisième, placée par Louis XIV dans l'urne de porphyre du maître-autel, a disparu ; mais un débris en a été sauvé comme nous venons de le dire, et à l'urne de porphyre de Louis XIV qui l'avait contenu, a succédé le temple le plus magnifique qui ait jamais été élevé sur terre en l'honneur de la pénitente de Béthanie.

Cette gloire n'a donc pas seulement traversé les siècles, elle a grandi avec eux, au mépris de tous les événements, et je ne sais s'il y a dans l'histoire des saints l'exemple d'une aussi persévérante et divine progression. Pourtant la garde qui avait été placée au tombeau de la sainte, et qui n'avait pas manqué sa veille un seul jour en quinze cents ans, cette

garde n'était plus. La basilique était debout avec son monastère, avec sa crypte et ses sépultures, avec ses reliques sauvées, avec les immenses souvenirs d'une vie qui remonte au berceau du christianisme et se rattache à celle même de Jésus-Christ; elle était debout, et cependant le pèlerin n'y entrait pas sans un regret et sans un soupir. Il regardait étonné cette masse immobile, victorieuse des hommes encore plus que des âges, et il lui semblait pénétrer dans le silence du désert plutôt que dans le silence de Dieu. Il priait à deux genoux cette grande et sainte amie de la rédemption des âmes qu'il était venu visiter; il en voyait partout l'image, le nom, la gloire, la vertu, et néanmoins l'onction de sa prière n'était pas sans

tristesse, semblable à ces larmes qu'on apporte en des lieux chéris, mais où il manque quelque chose que le cœur y a vu et qu'il voudrait retrouver. O bonté de Dieu sur nos désirs! nous avons vu de nos yeux le cloître vide se repeupler, les pompes anciennes reprendre leur harmonie interrompue, le passé sortir de sa tombe avec une jeunesse dont on ne le croyait pas capable, et nous avons cru entendre Jésus-Christ dire à l'amie fidèle qui ne pouvait croire à sa résurrection ce mot de reproche et de lumière : *Marie!*

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Le tombeau de Marie-Madeleine à Saint-Maximin est le troisième tombeau du monde. Il vient immédiatement après le tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem et celui de saint Pierre à Rome; car la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, n'a point eu de sépulcre parmi les hommes, et à peine touchée de la mort, elle a été ravie à sa puissance dans le triomphe de son assomption. Saint Jean non plus, le

disciple bien-aimé, n'a point laissé à la vénération des chrétiens ses os ni sa tombe; il a été, par une permission de Dieu, dérobé à cette gloire, afin de demeurer comme enseveli dans son Évangile. Restent donc sur la terre trois grands tombeaux: celui du Sauveur, enlevé par la barbarie à la liberté de nos hommages, mais qui a gardé dans sa servitude l'empire du monde; celui de l'apôtre saint Pierre, qui préside à Rome aux destinées du christianisme, et qui de la poudre où il est caché sous d'inénarrables splendeurs, voit et entend passer la prière continue des générations; enfin, celui de Marie-Madeleine, moins élevé que saint Pierre dans la hiérarchie, mais plus proche de Jésus-Christ par son cœur,

et à qui nul ne peut disputer la troisième place dans ces grands noms de l'âge évangélique.

Ici peut-être, au terme de notre ouvrage, on se demandera pourquoi le divin Maître des âmes a voulu choisir pour l'aimer de préférence une panvre pécheresse, et nous la léguer à nous comme le plus touchant exemplaire de la sainteté. La raison n'en est pas difficile à entendre : l'innocence est une goutte d'eau dans le monde, le repentir est l'océan qui l'enveloppe et qui le sauve. Il était donc digne de la bonté de Dieu d'élever le repentir aussi haut que possible, et c'est pourquoi, dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, il a mis sous nos yeux un modèle accompli de réhabilita-

tion causée par la pénitence, David et Marie Madeleine. David, on l'aurait cru, ne pouvait être surpassé, tant sa figure avait été tracée avec tendresse et profondeur. Simple berger, gardant son troupeau sur les collines de Bethléem, il était devenu soldat en présence d'une injure faite au Dieu de sa patrie, à Jéhovah. Sa fronde avait abattu le blasphémateur, et, tout éclatant de sa victoire, il avait gagné dans un jour le cœur du peuple. Mais la jalousie, compagne des héros, ne tarda pas à se lever entre la gloire et lui. Le roi lui-même envia sa jeunesse, et, tourmenté du pressentiment de sa grandeur, il médita sa perte dans les accès d'une mélancolie menaçante. Ce fut alors que David, afin de l'apaiser, émut pour la première

fois cette harpe qui devait chanter tous les mystères de Dieu et retentir au cœur des générations. La poésie vint s'unir au courage dans sa destinée, et l'amitié, le malheur et la religion s'y ajoutant aussi, ce jeune homme monta enfin au trône qui devait être appelé à jamais le trône de David. Là, au faîte de la prospérité, béni de Dieu plus qu'Abraham, Isaac et Jacob, aïeul prédestiné du Christ, il tomba tout à coup dans l'adultère, la trahison et l'homicide. Chute heureuse, puisqu'elle a fait du coupable le roi immortel de la pénitence, et nous a donnés à tous, pécheurs venus après lui, des larmes pour nos fautes et des accents pour porter nos larmes jusqu'à Dieu. Qui des chrétiens n'a pleuré avec David? Qui n'a trouvé

dans sa poésie l'onction dont avait besoin son cœur? L'Évangile lui-même n'a pu effacer les psaumes, et ce roi déshonoré par le crime est à tout moment le père de nos vertus.

Tel fut dans l'ancien Testament le modèle donné au repentir, et nul assurément n'aurait su prévoir ce que Dieu ferait dans le nouveau pour mettre à côté de Jésus-Christ une autre et plus divine figure de la pénitence. Il y a réussi pourtant. Marie-Madeleine est une simple femme sans autre histoire que son péché; elle n'a ni l'épée, ni le sceptre, ni la harpe, ni l'œil des prophètes; c'est une pécheresse comme les autres. Elle ne parle qu'une fois dans l'Évangile, au tombeau de son Maître, et sa parole est

sans éclat. Mais d'abord c'est une femme, c'est-à-dire l'être en qui la souillure est le plus irrémédiable, et cette différence entre l'ancien et le nouveau Testament est à elle seule un progrès sublime dans la miséricorde. Ce n'est plus l'homme qui est racheté par le repentir, c'est la femme. Aucune femme flétrie par le vice n'avait été rendue grande avant Jésus-Christ; Jésus-Christ seul l'a fait. Et tenant à son ouvrage, il a patiemment suivi la pécheresse à travers les âges, pour lui sauver sa gloire, la ressusciter et la rajeunir toujours. David a chanté sa pénitence avec une poésie sans égale, et cette poésie lui fait son immortalité. Pour Marie-Madeleine, elle n'a eu que ses larmes, mais elles coulaient sur les pieds du Sauveur;

elle n'a eu qu'un vase de parfum, mais ce parfum embaumait le corps du Fils de Dieu. La simplicité est ici plus grande, la tendresse plus profonde; ce n'est plus un homme qui pleure et qui aime, c'est une femme, une femme qui a vu Dieu, qui l'a reconnu, et qui, comparant son infinie pureté à la dégradation où elle est descendue, n'a pas douté qu'il ne lui fût possible d'être pardonnée à force d'aimer. Humble et cachée après avoir trouvé grâce, elle ne s'éloigne pas des pieds qui l'ont purifiée. Elle n'use de la familiarité qui lui est acquise que pour suivre et servir Jésus-Christ. Elle le suit jusqu'à la croix et jusqu'au tombeau. Séparée de ce Maître, l'unique objet de sa vie, elle s'éloigne des lieux où elle a vécu avec lui,

et, cherchant un asile contre les derniers vestiges du monde, elle ensevelit en un antre inconnu ses souvenirs et son âme. Les anges seuls peuvent l'y découvrir, et lui apportent d'en haut la manne invisible qui cause l'extase et le ravissement. Elle meurt enfin d'amour, en recevant d'un évêque envoyé de Dieu la chair sacrée du Fils de Dieu.

Maintenant que dirais-je? Ces lieux si fameux et si vénérés que j'ai décrits, cette grotte, ce tombeau, cette crypte, cette basilique, ce monastère, tout cet ensemble de monuments que la nature et la grâce, le temps et les princes avait élevés à la gloire de Marie-Madeleine, tout cela est debout encore, mais pauvre, nu, désolé, tout couvert des cicatrices du

siècle qui s'est plu aux ruines, comme les autres s'étaient plu dans l'édification. On ne monte à la Sainte-Baume que par des degrés de pierre mutilés, entre des murs croulants; la chambre des rois de France a disparu, et le pèlerin le plus humble trouve à peine un abri pour se reposer du chemin. L'hospice n'a conservé que les trous où s'appuyaient dans le roc les solives de la charpente; le couvent, restauré à la hâte, n'offre aux religieux que des cellules séparées par des planches et qu'ils partagent avec l'étranger. Entre ces deux débris s'ouvre la grotte de la pénitence, vide elle-même des ornements qu'elle devait à la piété séculaire des peuples et des princes. Les lampes splendides qui l'éclairaient n'y

brillent plus que par cette éclatante absence dont parle Tacite. Des marbres sans gloire y forment la chapelle de la sainte, et derrière son autel, sur cette roche mystérieuse où se passaient ses veilles et ses extases, repose à demi couchée une statue profane, indigne au premier chef de la majesté du lieu dont elle contriste tous les souvenirs.

Si des hauteurs et des misères de la Sainte-Baume nous redescendons à Saint-Maximin, par la route même que suivait la sainte pour chercher son tombeau, nous retrouverons le même contraste d'indigence et de grandeur. La basilique est solennellement assise sur sa vieille terre; elle y commande encore l'admiration de l'artiste et les hommages du chré-

tien; mais, inachevée dès son portique, elle nous mène avec regret vers cette crypte où saint Maximin avait déposé dans l'albâtre le corps de sainte Madeleine. L'albâtre existe encore; à côté de lui sont encore rangées les sépultures qu'une piété fervente avait ambitionnées et construites près de ce grand tombeau; mais quel abandon, quelle nuit, quelle tristesse du cœur et des murs! Heureuses les catacombes qui n'ont point eu de gloire, et qui dorment silencieuses dans un mystère qui ne fut jamais troublé! Ici, tout est plein des genoux qui se ployèrent sur les dalles; tout respire l'antiquité d'une vénération qui ne s'est jamais interrompue; et cependant c'est la pensée seule qui fait tous les frais de cette

magnificence, et Dieu n'y apparaît que dans la lumière de l'âme. Un pauvre reliquaire de bois, donné par des paysans, couvre ce chef où le frère de saint Louis, Charles Ier d'Anjou, avait placé sa royale couronne de Sicile, et au pied duquel Anne de Bretagne, deux fois reine de France, s'était fait représenter à genoux et en or. Une main épiscopale, il est vrai (1), va couvrir ces traces d'un temps malheureux, et rendre au front de Marie-Madeleine une partie de la splendeur qu'y avaient attachée les hommes et les siècles. Mais que de vestiges douloureux à réparer après celui-là ! Que de misères à revêtir ! que d'ombres à transfigurer !

(1) Mgr Jordany, évêque de Fréjus et de Toulon.

Oh! qui que vous soyez, qui lisez ces pages, si jamais vous avez connu les larmes du repentir ou celles de l'amour, ne refusez pas à Marie-Madeleine qui a tant pleuré et tant aimé, une goutte de ce parfum dont elle embauma les pieds de votre Sauveur. Ne délaissez pas la grotte où les anges l'ont visitée; n'oubliez pas la tombe où Jésus-Christ la déroba aux injures des barbares pour la rendre aux hommages des âges chrétiens; ne dédaignez pas cette tête qui a survécu à tout le reste, parce que Dieu lui-même l'a touchée de son doigt. Apportez votre tribut, si faible soit-il, à la rénovation d'un des plus grands et plus chers monuments de la chrétienté; apportez-y votre foi, vos vœux, vos besoins, et qu'il ne soit pas

dit que la France, à qui Jésus-Christ voulut confier dans Marie-Madeleine la garde du repentir et de l'amour, ait été infidèle à cette sainte mission. Pour moi, qui ai ramené près de la montagne et de la basilique, tout indigne que j'en étais, l'ancienne milice chargée par la Providence d'y veiller jour et nuit, puissé-je écrire ici ma dernière ligne, et comme Marie-Madeleine, l'avant-veille de la Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ le frêle mais fidèle vase de mes pensées !

FIN.

TABLE

Tours. — Impr. Mame.